Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 16 (1883)

Artikel: Simple causerie : à propos de quelques travaux récents sur Vinet

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379327

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SIMPLE CAUSERIE

A PROPOS DE

QUELQUES TRAVAUX RÉCENTS SUR VINET

Le Vinet de la légende et celui de l'histoire, par J.-F. Astié. 1882. — *Alexandre Vinet considéré comme apologiste et moraliste chrétien,* par F.-L.-Fréd. Chavannes, ancien pasteur. Mémoire présenté au concours ouvert par la Société de la Haye pour la défense de la religion chrétienne. 1883. — *Alexandre Vinet, peint et apprécié comme moraliste et apologiste chrétien,* par le Dr J. Cramer, professeur à Groningue. 1883. (En hollandais.)

Comme on le voit, les ouvrages sur l'illustre penseur abondent. L'attention se porte toujours à nouveau sur lui, du moins dans les pays étrangers, car l'ouvrage de notre collaborateur ne paraît pas avoir réussi à remettre ce sujet à l'étude au milieu de nous. Est-ce peut-être que pour la première fois de sa vie M. Astié se serait trouvé d'accord avec tout le monde ? Il n'est pas probable qu'il y ait à le consoler de cette male chance. L'explication est plus simple : il y a beau longtemps qu'on a cessé de discuter ; c'est tout au plus si on lit encore quelque peu. Il nous est revenu que, quand l'auteur fit la lecture d'une partie de son travail dans une séance de la société de théologie du canton de Vaud, il ne fut pas précisément approuvé de tous. Des hommes qui se piquaient d'avoir été les auditeurs de Vinet — on sait que M. Astié n'est pas dans ce cas — manifestèrent quelque surprise. Ils partaient de la supposition que ceux qui se trouvent placés le plus près d'un penseur, dans le temps et dans l'espace, sont nécessairement mieux qualifiés que personne pour saisir sa pensée. On sait que

Vinet lui-même a pris soin en quelque sorte de protester contre cette prétention à confisquer un homme ; elle se trouve d'ailleurs contraire à toutes les leçons de l'histoire de l'esprit humain. Vinet n'avait-il pas choisi pour confident de ses convictions les plus intimes un écrivain habitant bien loin de Lausanne, l'écossais Erskine ? N'était-ce pas dans le cœur de cet ami de loin qu'il déposait les doléances que lui arrachaient les voisins du coin lorsqu'il écrivait en 1844, alors par conséquent qu'il était censé arrivé à l'apogée de sa gloire et de son influence : « J'ai plus qu'il ne faut aux dix doigts de mes deux mains pour compter dans le pays *ceux qui pensent comme moi*... Certaines opinions, pour ne pas parler des intérêts, séparent les cœurs avec violence. J'ai déjà perdu des amis qui semblaient devoir m'appartenir toujours. Nous ne nous sommes point offensés, point contredits : ils se sont retirés à petit bruit ; et à présent nous nous sommes, les uns aux autres, plus étrangers que si nous ne nous étions jamais connus... J'ai une position solitaire que je tiens à conserver et dans laquelle, si je puis faire quelque bien, j'en ferai plus que dans toute autre. J'ai plusieurs bonnes raisons pour me tenir à l'écart ; on en a de bonnes pour m'y laisser, quoiqu'on fasse ce que j'ai désiré, et peut-être parce qu'on le fait, mais à contre cœur, on m'aime autant un peu loin que trop près... » « Aujourd'hui les masses demeurent comme impénétrables à nos efforts, écrit-il en 1846, mais ou je me trompe beaucoup, ou la nouvelle forme de l'ancienne et éternelle vérité se prépare dans les esprits, et plus tard, après notre mort, l'homme nécessaire se trouvera... Il m'importe beaucoup de connaître à cet égard votre pensée, ici je ne puis dire la mienne qu'à peu de gens; tous ont peur, nul ne m'aide, quelques-uns seulement comprennent (all fear, none aid, few understand). » Ne croirait-on pas entendre le spiritualiste Vinet prenant la parole pour déclarer à ses disciples selon la chair qu'ils ne sont pas nécessairement ses disciples selon l'esprit ? Il aurait pu ajouter, si sa modestie lui eût permis de prévoir des contestations de ce genre, que de tous les apôtres qui ont le mieux saisi la pensée de Jésus-Christ, ce fut un homme qui n'appartenait pas même au cercle des douze et

qui n'avait jamais connu le Maître selon la chair, l'apôtre saint Paul.

Il semble que dans un tel état de la question il y aurait du moins à motiver sa mauvaise humeur; si on tient tant à l'exprimer, encore faudrait-il que ce ne fût pas *ex cathedra*, sous des formes excluant nécessairement toute possibilité de réplique.

Donc on n'a rien répondu, tout en laissant supposer qu'il y aurait peut-être quelque chose à répondre. En tout cas, M. Astié est aussi catégorique que possible. Il y aurait, selon lui, deux légendes à l'endroit de Vinet : la légende orthodoxe et la légende libérale. L'histoire vraie serait à une égale distance de ces deux extrêmes, s'il faut en croire des preuves et des documents mis en avant et interprétés par l'auteur.

Si l'on n'a pas discuté, on a plus ou moins causé au loin et auprès. M. Astié déclare à qui veut l'entendre que, de divers côtés, les personnes les mieux placées pour juger lui ont affirmé qu'elles ont bien retrouvé dans sa brochure le Vinet qu'elles ont jadis connu. Aucuns se seraient même laissés aller à déclarer, et à leur corps défendant, que les idées de Vinet, telles qu'elles ressortent de ses *Lettres*, seraient beaucoup plus d'accord avec celles de l'auteur de l'opuscule qu'ils ne voulaient se l'avouer jadis.

Mais voilà assez d'indiscrétions pour une fois. La conspiration du silence est à l'abri de toute atteinte. Il n'est pas donné à chacun de faire entendre les sourds et parler les muets.

On cause toutefois; on se donne même la réplique; mais c'est en Hollande, cet antique lieu de refuge pour les langues de toute famille qui ne redoutent rien tant que d'être liées.

Autant qu'il est possible de le démêler à travers les difficultés du langage, l'ouvrage de M. Cramer serait plutôt dans les idées de M. Astié. Ainsi que le titre l'indique, Vinet est apprécié tour à tour comme moraliste et comme apologète. Le point de vue général qui domine cette étude c'est que son auteur admet chez Vinet un développement constant. La tendance du penseur vaudois aurait été s'accusant sans cesse, pour arriver d'une façon toujours plus nette au spiritualisme chrétien subordonnant tout à

l'élément religieux et moral. M. le Dr Cramer regrette seulement que Vinet n'ait pas exposé son point de vue d'une façon plus dogmatique. Il aurait dû, selon lui, exprimer d'une manière plus nette, positive, ce qu'il maintenait de l'ancienne théologie et, d'une façon négative et critique, les articles sur lesquels il en différait. C'est par l'absence de cet élément dogmatique et critique que M. Cramer explique l'influence trop restreinte que Vinet a exercée en théologie. M. Cramer estime cependant que nous avons encore beaucoup à apprendre de l'influence bienfaisante que Vinet ne cesse d'exercer par ses écrits.

II

Que dirons-nous de l'ouvrage de M. Chavannes, écrit dans un français irréprochable, ne laissant en aucune façon soupçonner une œuvre de la onzième heure ? Ah ! par exemple, ce n'est pas l'élément dogmatique, négatif plus que positif, qui fait défaut dans l'ouvrage de l'auteur vaudois. De malins littérateurs français ont insinué que le canton de Vaud serait le pays où l'on adore les nuances. Philarète Chasles doit même avoir écrit un jour qu'à Lausanne, quand on veut exprimer l'idée qu'on éprouve un certain faible pour quelqu'un, on dit tout bonnement qu'on a pour lui une nuance. M. Chavannes est entièrement à l'abri de ces travers prêtés à ses compatriotes. Il n'est pas homme à se laisser éblouir par les chatoiements que provoque une lumière trop abondante tombant sur certains objets. Complètement étranger à cet art exquis des photographes du jour, qui s'entendent si bien à faire poser les gens, M. Chavannes en est demeuré aux procédés rudimentaires de ceux qui exploitèrent les premiers le procédé de Daguerre. Il serait même homme à placer l'objectif un peu de travers, si besoin était.

Il a vu Vinet un certain jour, à une date bien connue de son développement, cela lui est plus que suffisant pour établir sa thèse ; il n'aurait garde de regarder en arrière, ni surtout en avant. C'est en effet une thèse que soutient l'ancien pasteur d'Amsterdam. Tout en faisant grand cas de Vinet, il a imaginé de le prendre comme une espèce de tête de Turc devant lui

servir à dire une fois encore leur fait aux hommes les plus retardés du Réveil.

Mais, direz-vous, Vinet a expressément protesté ; il n'entend, à aucun prix, être confondu avec ces chrétiens beaucoup plus avancés que lui? Toutes ces déclarations sont pour M. Chavannes nulles et non avenues; il se garderait bien de les discuter; l'heureuse harmonie de sa dissertation en serait par trop troublée. Il semble que pour se faire une juste notion d'un arbre, il faut le considérer en hiver, en été et en automne, sans parler du printemps, le suivre en un mot dans tout le cours de l'année. Il n'en est pas autrement quand il s'agit du développement d'un homme. C'est bien ainsi que procédait le prince de la critique moderne lorsqu'il s'agissait de pénétrer le secret d'une personnalité marquante. Mais Sainte-Beuve n'était qu'un pauvre incrédule, redevable à son scepticisme d'une objectivité et d'une impartialité si remarquables. M. Chavannes, lui, est en comparaison un croyant des plus ardents, des moins endurants. Rien d'étonnant donc de rencontrer chez lui une pratique tout autre, bien qu'il soit d'ailleurs un critique fort perspicace, ingénieux jusqu'à l'aventure et sévère jusqu'à l'injustice puisque sa dévotion le pousse à appeler Vinet un « sectaire,» esprit superficiel, etc., etc., comme nous verrons plus tard.

Vinet a le malheur de ne pas être allé aussi loin que l'ancien pasteur d'Amsterdam dans une voie que celui-ci croit à tort être la sienne propre. C'est là un péché irrémissible. Aussi, pour mieux faire saisir le contraste entre lui et Vinet, nous dépeint-il le retardataire au tournant du chemin, alors que sa silhouette anguleuse se dessine sur un fond peu attrayant. Il le croque juste au moment psychologique où il diffère le plus de son biographe !

On le voit, M. Chavannes est avant tout, — cela soit dit sans aucune irrévérence, — un polémiste consommé. Or, comme le remarque avec finesse un homme d'esprit, qui a beaucoup entendu discuter en sa vie, « le premier objet d'une querelle de principes est de rétrécir à l'instant même le point de vue de chacune des parties. Pour tirer juste et fort, il faut que le projectile soit serré dans le canon et qu'il en remplisse tout le

diamètre. Le démon de la discussion est le même que le démon inventeur des armes à feu. Il n'a sa force d'expansion que s'il sort d'un tube étroit où ni les balles ni les idées ne doivent être à leur aise.

» L'étroitesse serait donc le caractère inévitable de la discussion. Cela est si vrai que, si vous avez le malheur, dans un débat, d'introduire deux idées qui se limitent l'une l'autre, vous voyez sourire tout l'auditoire, qui semble se dire : En voilà un qui se contredit ! L'homme naturel, quand il n'est pas dans un grand repos et soumis à un régime très rafraîchissant, ne peut être possédé que par une seule idée ou un seul sentiment. C'est même l'histoire tragique de toutes les sottises et de la moitié des crimes de l'humanité : c'est la *sancta simplicitas* de la vieille dame qui était si heureuse et si fière de voir brûler Jean Hus. Or, ce besoin d'unité, ce besoin bête d'unité que le diable a donné à l'homme, se retrouve dans les discussions. »

Sans examiner si Doudan, — car c'est lui qui s'exprime ainsi, — ne parle pas des discussions comme un ultra-pacifique qui n'entend pas être dérangé dans son épicurisme littéraire, nous verrons que M. Chavannes n'a pu se dispenser de payer tribut au démon de la discussion que le célèbre épistolaire fait peut être un peu trop noir. Nous venons de voir que toutes les précautions sont prises pour ne pas perdre le procès, je veux dire, la gageure.

Ainsi, tandis que M. Astié distingue trois phases dans le développement de Vinet, M. Chavannes n'en compte que deux. Toute sa stratégie consiste à battre le Vinet de la troisième phase avec celui de la seconde. M. Astié et M. Chavannes se rencontrent maintes fois dans leurs appréciations, mais ils n'en sont pas moins diamétralement en désaccord. Vous vous y reconnaissez aussi peu au premier abord que lorsque vous êtes amené inopinément à voir un objet ou un paysage par un autre côté que celui qui vous est familier. Ce que le premier présente comme une amélioration, une aspiration, un progrès vers un meilleur avenir, le second le donne comme des inconséquences, quand il fait tant que d'en tenir compte.

Les deux publicistes font ainsi l'effet, pour la galerie, de se livrer à un chassé-croisé continuel qui ne manque pas de piquant. « Vinet ne se développe pas, dit M. Chavannes, il se répète; il se reproduit à peu près toujours dans les mêmes termes partout où il est dans le cas d'aborder le dogme[1]. » Et M. Astié de son côté de recueillir religieusement les passages où Vinet, lui, prétend s'être développé, en dépit du veto rétrospectif du vénérable pasteur d'Amsterdam. Vinet parle en 1842, à Verny, un théologien celui-là, de vues dogmatiques qu'il n'a plus et qui *jusqu'alors étaient les miennes*. En 1844 il écrit à Erskine : « sur plusieurs points qui sont tenus pour importants et qui le sont peut-être, je ne puis parler comme l'Eglise. » En 1846, il parle au même correspondant de la nécessité « de revoir notre théologie. » M. Chavannes s'attache surtout à présenter Vinet comme un disciple de l'ancienne école

[1] Sommes-nous bien certain de reproduire la vraie pensée de l'auteur? S'agit-il du développement de Vinet quant au côté formel, sa manière de présenter les choses, ou de son développement réel, de la rénovation de ses idées? L'ensemble du paragraphe (pag. 88) pourrait paraître favoriser la première interprétation, mais alors cette idée aurait dû être exprimée autrement; il aurait fallu dire : Vinet ne développe pas, il répète, il reproduit, etc., de sorte qu'il y aurait lieu de signaler une inexactitude grammaticale dans le style à la fois si sobre, si correct de M. Chavannes.

Une parole de la page suivante ne permet pas d'ailleurs de recourir à cet expédient. « Il lui eût fallu (à Vinet), dit M. Chavannes, renoncer à ses préjugés, imposer à *sa pensée une rénovation fondamentale et complète*. Avant de prêcher, il aurait dû, comme Paul en Arabie, passer un temps considérable dans le silence et la méditation, pour en sortir transformé. Mais les préjugés de Vinet étaient intacts ; il les tenait pour sacrés. Il n'y avait pas eu pour lui de chemin de Damas, ou, plus exactement, il avait *méconnu la lumière*, au moment unique où elle parvenait à lui et commençait à poindre à ses yeux, » Ici évidemment nous n'avons plus affaire à la rhétorique. M. Chavannes accuse bel et bien un manque de développement, de rénovation, et cela parce que Vinet a méconnu la lumière. Le lecteur voudra donc bien nous pardonner cette note superflue : mais nous ne voulions pas nous donner l'air d'appliquer la loi du talion. Fallût-il admettre l'incorrection du style, nous n'en maintiendrions pas moins notre dire. Il n'y pas même lieu à reproduire quelque chose comme la célèbre controverse des cinq propositions renfermées dans l'*Augustinus*, selon la lettre ou selon l'esprit.

de Tubingue, comme un de ces supranaturalistes vulgaires qui considèrent la Bible, du premier livre au dernier, comme renfermant une dogmatique de droit divin, arrêtée une fois pour toutes. M. Astié ne nie pas que Vinet n'ait donné des gages à cette tendance, il prétend seulement qu'il aurait fini par s'en émanciper plus ou moins. « Vinet, dit M. Chavannes, tient à une loi de Dieu extérieure, formulée, supérieure à tout critique, réclamant une obéissance sans réserve. » Et voilà que nous lisons chez M. Astié une pensée de Vinet qui renverse cette imputation : « Les vérités de l'Evangile ne sont pas des vérités *parce que Dieu* les a dites, mais plutôt Dieu les a dites parce que ce sont des vérités. » Vinet va jusqu'à repousser expressément l'imputation de son biographe. « Non, dit-il, l'Ecriture ne peut servir de loi... Nous nous acharnons à prendre l'Evangile sur le pied d'un livre ou d'un traité : mais ce n'est pas un livre, ni un traité, ni un code... » Et bien loin de regretter que la vérité religieuse ne nous soit pas parvenue sous la forme légale, Vinet ne peut assez s'en réjouir... « Dieu soit béni, dit-il, de ce que son livre n'a pas la clarté d'un symbole, de ce qu'on n'est pas forcé de le bien comprendre, et de ce qu'on peut donner plusieurs sens à sa parole ! Dieu soit loué d'avoir laissé une part à notre activité, dans l'acquisition de la foi, et de ce que, voulant que notre croyance fût une action, il n'a pas ajouté à la Bible, suffisante pour les cœurs simples, le dangereux appendice d'un symbole. » (*Esprit de Vinet*, pag. 369, 371, 376.) Selon M. Chavannes, Vinet, dans son aveugle respect pour l'autorité purement extérieure de la Bible, aurait été jusqu'à se faire illusion sur le caractère immoral de certains faits qu'elle rapporte et qui, en dépit de la conscience, devraient être moraux parce que la Bible le déclare. D'après M. Astié, Vinet aurait restreint la valeur normative de la Bible en déclarant qu'elle ne peut faire loi, que « dans ce qu'elle a d'éternellement vrai et de permanent. » Et, en cas de conflit entre la conscience et la Bible, que faut-il faire ? Tandis que M. Chavannes impute à Vinet la disposition à se soumettre, M. Astié va dénicher, dans je ne sais plus quel volume, un passage où Vinet ne craint

pas de s'insurger expressément contre l'autorité d'un auteur sacré. « Personne au monde, pas même saint Jacques, ne parviendrait à nous faire croire qu'il soit absolument égal d'avoir violé un seul des commandements de la loi, ou d'avoir foulé aux pieds toutes les prescriptions dont la loi se compose. *La conscience, le bon sens éprouvent, pour une telle exagération, la plus invincible répugnance.* » Vinet paraît du reste avoir répudié, en thèse générale, la méthode de certains chrétiens qui croient devoir, dans l'intérêt de Dieu, se faire les défenseurs d'actes immoraux rapportés dans l'Ecriture : « Il ne faut pas, dit-il, contrefaire la signature de Dieu au bas des actes que sa sainteté désavoue. » Après une maxime si caractérisque que penser du jugement suivant de M. Chavannes : « Vinet, contraint par ses préjugés dogmatiques, a démenti ses principes les plus chers et refoulé ses plus hautes et ses plus légitimes aspirations. Il est descendu jusqu'à l'immoralité, c'est fort triste. Ce qui est encore plus triste, c'est que nous sommes en présence, *non d'une défaillance accidentelle, mais d'une opinion arrêtée.* » Voilà à quoi l'on arrive en décidant à priori que Vinet *ne doit pas* avoir changé ! Voici encore un autre passage caractéristique que M. Astié aurait pu citer et que nous trouvons dans l'*Esprit de Vinet*, I, pag. 360. « Quand un passage de l'Ancien Testament est invoqué par un auteur du Nouveau Testament à l'appui de quelque assertion, *il en appelle par là même au jugement du lecteur ;* car si ce n'est pas cela, si le lecteur doit croire à la bonté de la citation seulement parce que l'auteur qui l'a faite est inspiré, autant valait qu'il ne la fît pas et qu'il se retranchât dans son inspiration, surtout quand le passage cité est tel qu'il ne viendrait aujourd'hui à l'esprit de personne de le citer dans cette intention ou de lui supposer cette relation. » Vinet, qui ne fut jamais exégète de profession, ne montre-t-il pas plus de tact que beaucoup de commentateurs, que la peur de rompre avec la lettre rend prodigieusement ingénieux ?

Après des déclarations de ce genre, on peut apprécier la valeur de l'accusation de M. Chavannes : « Vinet oppose d'une manière absolue l'humain au divin, ne tenant aucun compte de

l'immanence de l'esprit divin au sein de l'Eglise, au sein de l'âme humaine. C'est décidément superficiel. » M. Chavannes affectionne cette dernière épithète quand il s'agit de Vinet pour lequel « l'œuvre du salut s'accomplit en dehors de l'humanité, quand elle arrive à lui elle ne dépasse pas *l'entendement* (!!). Extérieure au sujet, elle lui est en quelque sorte appliquée. Même l'action du Saint-Esprit est entendue de cette manière ; elle est miraculeuse : Vinet a beau s'en défendre, ainsi conçue, elle est magique. Tout cela est incurablement superficiel. » Vinet n'a pas à se défendre de l'étrange imputation dont il est ici l'objet ; il n'est pas nécessaire d'avoir étudié ses écrits pour savoir qu'ils sont une protestation constante, comme sa vie entière, contre cette étrange accusation « Le christianisme n'est pas un système en dehors de nous, c'est une vie au dedans de nous. Il y a dans mon salut quelque chose de moi ; Dieu a pris quelque chose de moi pour me sauver ; il m'a employé à mon salut. La révélation serait un fait magique s'il y avait en quelque sorte solution de continuité entre l'homme nouveau et l'homme ancien. La vie ne se sépare pas en deux par un coup de foudre. » (*Esprit*, I, pag. 123.)

Décidément M. Chavannes est pourvu de lunettes douées de la vertu tutélaire de ne pas laisser passer les rayons de lumière de nature à offusquer ses yeux. Sans cela comment aurait-il pu ne pas tenir compte de déclarations comme les suivantes, qui abondent chez Vinet ? « Une religion n'est ni une loi ni proprement une doctrine; c'est un fait qui unit le cœur et la volonté de l'homme à l'auteur de son être... La religion n'est pas tant un idiome qu'il faut apprendre à parler couramment qu'une vie qu'il s'agit de s'approprier par l'action ; et notre âme doit offrir à la vérité sainte un foyer plutôt qu'un écho... C'est une vie ajoutée à la vie, c'est la vie de notre vie même, elle pénètre celle-ci de part en part aussi intimement que le sang est uni à la chair qu'il humecte et qu'il nourrit. La religion de l'Evangile est une force, une sève répandue dans toute la vie, ce n'est pas un système de raisonnements, c'est un fait propre à envahir le cœur et à emporter les actes... On ne connaît Dieu qu'autant qu'on le sert ; connaître et sentir sont ici

une même chose. Il faut choisir la voie immédiate, c'est-à-dire interroger sur Dieu *cette âme qui le révèle spontanément et involontairement.* » Et on s'oublie jusqu'à nous dire que le christianisme est pour Vinet un fait extérieur, imposé du dehors pour ne pénétrer, je vous prie, que jusqu'à l'entendement ! ! Vinet déclare expressément qu'il ne faut pas confondre la foi avec la croyance, que la morale passe avant le dogme qui ne lui sert que d'exposant scientifique. Tout cela n'empêche pas M. Chavannes de déclarer qu'il a « conservé ses croyances, mais c'est au détriment de sa foi. »

Grâce à son ardeur vraiment juvénile à prouver sa thèse, M. Chavannes tombe dans des chicanes et des pédanteries qui ne peuvent que la compromettre. Qu'on en juge par une accusation plus bizarre que toutes les autres. M. Chavannes loue Vinet qui, dans un langage magnifique, a exposé les idées que l'astronomie moderne nous fournit au sujet de l'univers ; il a rappelé cette infinité de l'espace peuplée d'une infinité de soleils ayant chacun son système, et montré notre chétive terre confondue et égarée au sein de ces incalculables multitudes. Eh bien ! voulez-vous savoir ce que prouve cette belle page ? simplement « que les horizons de Vinet sont toujours étroitement circonscrits... qu'il lui arrive d'oublier d'une fois à l'autre ce qu'il peut avoir dit dans telle ou telle occasion. » Voici ce qui fait prendre Vinet en flagrant délit d'étroitesse, de manque de synthèse, j'ai presque dit d'étourderie. M. Chavannes relève avec soin que « dans un autre discours Vinet se place, sans en sortir un seul instant, dans l'univers tel que le concevait l'antiquité, tel qu'il est représenté dans le *Symbole des apôtres*, avec ses trois royaumes, les cieux, la terre et l'enfer. » Nul n'ignore que M. Chavannes est d'une exactitude irréprochable, tout à fait digne d'un mathématicien. Ne fait-il pourtant pas preuve d'une vertu outrée en la présente occurrence ? Est-il bien sûr qu'il ne lui arrive jamais à lui-même de parler comme le peuple ? Nous soupçonnons qu'il pourrait être pris sur le fait, comme le commun des mortels, disant que le soleil se lève et qu'il se couche. Quand sa domestique lui apporte un potage par trop fade, il ne lui reprochera pourtant pas de s'être

montrée trop avare de chlorure de sodium, et s'il veut y voir clair, il ne réclame pas qu'on lui apporte de l'acide stéarique consolidé? Que Vinet se permette de telles licences, le redoutable critique l'en reprend vertement, le proclame un arriéré qui s'en tient encore à la physique d'Aristote et qui, en fait d'astronomie, en est toujours aux théories des professeurs musulmans de Constantinople qui enseignent, dit-on, aujourd'hui encore, le système de Ptolémée. Il est superflu de demander pourquoi Vinet en est réduit à ces vieilleries. N'est-il pas victime de son supranaturalisme terre à terre qui doit lui faire concevoir la Bible non pas comme le document d'une révélation mais comme une révélation? Et l'on a bien soin de remarquer que « ce manque d'étendue dans les conceptions se fait sentir dans l'ensemble des vues morales de Vinet. »

Nous en avons dit assez pour caractériser la méthode de M. Chavannes. Nous regrettons de ne pas pouvoir la vanter comme originale, puisqu'il y a malheureusement le précédent fort connu de l'abbé Vertot. L'auteur, grâce à l'emploi de ces procédés, est arrivé à un résultat qui ne manque pas d'imprévu. Quelques personnes qui forment la galerie, dans nos débats théologiques, se promettaient une joie assez vive en voyant annoncer les opuscules sur Vinet dont il est présentement question. M. Astié, disait-on, en fera un homme du centre gauche avancé tirant sur la gauche. Mais ce sera bien autre chose quand M. Chavannes aura parlé! Vous verrez qu'il signalera en lui un homme de l'extrême gauche la plus prononcée. Comme s'il eût voulu désappointer les malins, M. Chavannes a dépeint en Vinet un homme des plus retardés de l'extrême droite, tels qu'ils commencent à se faire rares. Ce qui précède aura suffisamment montré quel droit M. Chavannes avait de nous ménager cette surprise. Ceux qui en voudront savoir plus long n'auront qu'à comparer les deux brochures dont l'étude est vraiment instructive. Celle de M. Astié est la plus ancienne en date, mais on la croirait parfois la plus récente : elle se trouve en effet avoir réfuté à l'avance la dernière venue qui ne tient pourtant pas compte de la publication précédente.

Et cependant serait-il donc bien difficile de mettre d'accord M. Chavannes et M. Astié sur plusieurs points? Rien de plus aisé, au contraire, que de les amener à s'entendre sur les faits sinon sur la manière de les interpréter. Il suffit, de part et d'autre, de renoncer à tout parti pris. M. Astié déplore en mainte occasion que Vinet ne soit pas allé plus loin; il lui reproche, comme une réserve funeste à sa cause, de ne pas avoir fait une critique explicite destinée à montrer clairement en quoi il différait de son entourage. « Vinet, dit M. Astié, s'est expressément abstenu de prendre les devants pour déclarer hautement qu'il différait des piétistes qui le dénonçaient dans leurs petits comités, tout en bénéficiant de l'éclat, de la gloire qu'il était censé répandre sur leur cause à eux. Cette attitude trop réservée de l'initiateur a été fatale aux amis comme aux adversaires, elle a singulièrement retardé, compromis pour plus d'une génération le triomphe définitif de ses idées. Vinet fut victime de l'illusion des esprits supérieurs et débonnaires, s'imaginant qu'il suffit d'établir positivement la vérité pour que, d'elle-même et par ses propres forces, elle dissipe les ténèbres devant elle. Les défaillances chroniques de l'anglicanisme sont là pour montrer à quoi peuvent aboutir les réformations incomplètes, qui ne savent pas rompre franchement avec les traditions du passé. Tout porte à croire que, sans les violences de Carlstadt, le luthéranisme, qui est loin d'être indemne de la maladie autoritaire et cléricale, aurait eu une course plus incertaine encore, si même il avait marché pour tout de bon. Les esprits supérieurs savent seuls apercevoir les conséquences renfermées dans les principes nouveaux; pour l'immense majorité des hommes au contraire, si on les laisse côte à côte avec l'erreur, sans dénoncer hardiment celle-ci, le mort ne tarde pas à emporter le vif. Il ne fait pas œuvre qui dure, le réformateur hésitant à renverser les idoles d'une main ferme, impitoyable. Les idées vraiment supérieures et originales de Vinet ont été constamment interprétées d'un point de vue inférieur, si bien que, de la meilleure foi du monde, on n'y a bientôt plus pris garde, pour revenir à son ancien train de vie. »

Que peut réclamer de plus le radicalisme de M. Chavannes? Tout ce qu'il est en droit de souhaiter ne lui est-il pas concédé, au moins en principe, dans cette page?

On arriverait même sans grand effort à mettre les deux biographes d'accord sur les questions ecclésiastiques. « Tant que l'Eglise reste dogmatique, dit M. Chavannes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat sert à peu de chose, la racine du mal n'est pas tranchée. La persécution par le bras séculier est supprimée, et c'est tout : tous les autres maux que nous avons signalés se répandent sans obstacle au sein des Eglises dogmatiques séparées de l'Etat. C'est ce que fait connaître l'expérience. » M. Astié qui, ces dernières années, s'est toujours plus attaché à subordonner la question ecclésiastique au problème théologique, aurait-il donc quelque chose à objecter? Tout ce qu'il pourrait dire c'est que, dans la pensée de Vinet, les Eglises séparées ne devaient pas être dogmatiques, et que, si elles se laissaient glisser sur ce terrain commode, ainsi que la chose devient toujours plus à craindre, leur œuvre serait décidément terminée ; ayant moins tenu que promis, elles devraient céder la place à d'autres. »

L'entente paraît donc possible. Aussi M. Astié, prenant les devants, se demande-t-il : « De quoi s'agit-il entre M. F. Chavannes et nous? Nullement de la constatation d'un fait, que nous admettons comme lui, mais de la manière de l'expliquer. Il est incontestable que la partie négative de l'œuvre réformatrice manque presque entièrement chez Vinet. Il a ouvertement répudié en bloc, et cela en public comme en particulier, la théologie du Réveil; mais il n'a pas suffisamment montré dans le détail en quoi il se séparait d'elle. »

Pour achever de mettre les biographes d'accord, il n'y aurait qu'à admettre un développement chez Vinet. Ces déclarations en apparence contradictoires s'échelonneraient dans le cours de sa trop courte carrière. On éviterait ainsi de mettre en contradiction flagrante un homme de la portée de Vinet, en lui prêtant des opinions qui s'excluent. On se conformerait aussi à la règle qui veut que les dernières pensées d'un homme fassent loi et expliquent tout le reste. Mais c'est à quoi M. Cha-

vannes ne saurait entendre. Il a pour justifier son intransigeance une hypothèse qui ne manque pas d'originalité. Le père de Vinet, — homme austère et redouté, qui n'y allait pas par quatre chemins, — un jour que son fils manifestait des velléités à s'émanciper en fait de doctrines, lui aurait lavé la tête d'importance, si bien que le pauvre Alexandre se le serait tenu pour dit jusqu'à la fin de ses jours. Il avait dix-sept ans lorsqu'il reçut la semonce dont l'effet devait le paralyser à tout jamais. Ce qui contrarie un peu cette interprétation légendaire c'est que Vinet, comme nous l'avons vu, déclare bel et bien avoir changé. M. Astié a même découvert un passage d'une lettre de Vinet montrant que le jeune homme n'aurait pas tardé à s'émanciper du joug théologique que son père et le doyen Curtat, son professeur, lui auraient imposé pour le reste de ses jours, s'il fallait en croire M. Chavannes. En 1820, Vinet écrit à son ami Leresche : « Quoique naturellement faible, tout mon cœur se soulève à l'idée d'être dominé surtout par l'autorité ecclésiastique qui a partout, et chez nous comme ailleurs, quelque chose d'exclusif et d'intolérant. » Ce n'est pas là le langage d'un résigné. Et Vinet s'exprime ainsi encore du vivant de son père, un peu plus d'une année après la fameuse lettre ! Décidément la leçon n'avait pas profité. Le jeune homme n'avait pas su y découvrir ce sens profond dont on nous a parlé. Même sous l'aile paternelle, il n'était pas ce caractère effacé, soumis qu'on nous dit. Comment en serions-nous surpris ? Vinet nous apprend que la forte éducation que son père lui donnait visait à tremper son caractère. « Sans la nullité des études académiques, dit-il, l'esprit libre et pensant de mon sage père m'aurait imprimé l'esprit d'indépendance... Il m'encourageait de son courage, il communiquait à mon caractère naturellement faible quelque chose de la virilité du sien. » Aussi, loin d'avoir été écrasé par son père, Vinet constate-t-il, en 1830, qu'il était dans sa première jeunesse « d'une vivacité et d'une pétulance dans la discussion que mille expériences qu'il avait faites ne l'avaient pas dompté. » M. Chavannes aurait donc fait mourir Vinet intellectuellement, avant même qu'il eût eu le temps de naître. Enfin, comme s'il eût prévu

la théorie ingénieuse de son biographe, le disciple du doyen s'est chargé de la réfuter en déclarant que *sur plusieurs points* il a eu ses doctrines à lui. Déjà en 1831, parlant à Monnard du travail théologique qui s'accomplit en lui, Vinet glisse en parenthèse une innocente malice à l'adresse du célèbre professeur : « Pardon, M. Curtat, j'ai dit *mes doctrines, au pluriel.* » Voilà qui est sans réplique ; déjà de bonne heure le jeune Alexandre déclare s'être émancipé de la tutelle de son père et du redoutable doyen, dont M. Chavannes le déclare la victime jusqu'au tombeau.

Est-ce à dire que Vinet se soit émancipé autant qu'il aurait pu et dû le faire ? M. Astié est loin de tomber dans cette exagération. « Cette lacune, dit-il, est d'autant plus grave et significative que Vinet avait pleine et entière conscience du changement profond qui s'était accompli en lui. Nous savons pertinemment que, à réitérées fois, et par une personne fort compétente, il a été mis en demeure de proclamer hautement son émancipation et de déclarer en quoi il différait des hommes dont le public religieux avait contracté l'habitude de le rendre solidaire. En présence de ces sollicitations réitérées, pressantes, Vinet se renfermait dans un silence qu'il ne motivait pas. » Un homme très bien qualifié, qui a vu de fort près notre penseur, nous écrit à ce sujet : « Ce que vous reprochez à Vinet de n'avoir pas fait, si peu théologien qu'il fût, il aurait été très capable de le faire. C'était un scrupule, la crainte d'étonner, de scandaliser, qui le retenait. Le genre de courage que vous avez un peu trop peut-être (c'est à M. Astié que ce discours s'adresse), lui ne l'avait pas assez. S'il se taisait c'était par devoir, mais il ne le faisait pas sans souffrance. *Ce silence était une des tristesses de sa vie.* C'est là du moins l'impression que j'ai gardée d'un entretien que j'ai eu avec sa veuve sur ce sujet, la dernière fois que je l'ai vue, il y a trois ans. »

Cette excuse est-elle bien correcte ? Peut-on se taire par devoir alors qu'on sent si bien le devoir de parler qu'on souffre de ne pas le remplir? Y aurait-il des devoirs contre le devoir? Nous entrons ici dans le vif du débat. M. Chavannes et M. Astié, qui ont paru se rapprocher dans leur appréciation

de la conduite de Vinet, vont se séparer avec plus de décision que jamais. On connaît assez les explications à la fois ingénieuses et systématiques de M. Chavannes, voici celle de M. Astié : « On peut montrer qu'en s'abstenant de formuler tout le côté négatif et critique de son point de vue, il est demeuré parfaitement conséquent avec lui-même. Tout en accordant que sa modestie et son humilité, jointes à sa timidité, ont pu avoir leur rôle à jouer, il est assez naturel qu'il ait gardé le silence. De quoi s'agissait-il pour lui, avant tout? De théologie, de dogmatique ou de spéculation ? Nullement ! Il nous l'a souvent répété. La vie, la piété, la ferveur et la foi doivent avoir la haute main. Quoi de surprenant donc que, constatant avec bonheur la présence de la vie et du zèle chez ses antagonistes théologiques, les apôtres du piétisme militant, il ne se soit pas senti porté à leur rompre en visière, ou à renverser l'échafaudage intellectualiste, les éléments rationalistes sur lesquels reposait leur foi ? Vinet est donc demeuré incomplet, mais, en le faisant, il n'a renoncé à aucun de ses principes, il ne s'est pas montré un homme sans caractère, sans indépendance ; il n'a été que trop conséquent avec toute sa tendance morale, mystique, pratique, assurant la première place à la vie, à laquelle il subordonnait expressément les préoccupations dogmatiques, intellectuelles. »

On le voit, M. Astié est réduit à plaider les circonstances atténuantes ; mais il n'en condamne pas moins catégoriquement que M. Chavannes, bien qu'il diffère de son antagoniste quant aux considérants de la sentence. « Cette attitude trop réservée de l'initiateur a été fatale aux amis comme aux adversaires, lisons-nous dans le *Vinet de la légende*, elle a singulièrement retardé, compromis pour plus d'une génération le triomphe définitif de ses idées. » On sait assez que personnellement M. Astié n'a pas précisément versé dans le travers que, d'accord avec M. Chavannes, il reproche à Vinet. C'est un point sur lequel, entre plusieurs autres, il est loin de rappeler son maître. Et on ne serait pas unanime pour reconnaître que cette différence d'attitude et de conduite est précisément à l'avantage du disciple.

Telle est cependant la grosse et délicate question qu'il s'agirait de trancher en dehors de toute préoccupation personnelle. De la solution qu'elle recevra dépend en effet notre avenir qui paraît parfois si précaire. C'est une affaire entendue, Vinet a eu le tort grave de ne pas indiquer carrément en quoi il différait, au point de vue tant négatif que positif, des piétistes qui l'entouraient, j'ai presque dit, qui l'exploitaient. Mais la méthode préconisée et largement pratiquée par M. Chavannes est-elle à son tour à l'abri de tout danger? Nous en tombons d'accord, Vinet n'indiquait pas assez clairement en quoi il différait de ses adversaires ; M. Chavannes indique-t-il assez en quoi il est d'accord avec eux? Avec Vinet, on ne sait jamais ce qu'il renverse de l'ancienne dogmatique. Avec M. Chavannes, voit-on assez ce qu'il laisse subsister de la religion chrétienne? Laisse-t-il encore quelque chose debout? Nous avouons notre ingénuité. Nous nous étions laissé prendre à quelques expressions caractéristiques, *conscience, nouvelle naissance ;* nous en avions conclu que M. Chavannes, homme de l'ancien Réveil dont il a répudié la théologie, en avait conservé les doctrines anthropologiques les plus caractéristiques et au fond les seules essentielles. Mais des esprits plus perspicaces et doués du talent de savoir lire entre les lignes assurent que nous n'y entendons rien. S'il fallait les croire, M. Chavannes, qui est un homme tout d'une pièce et ne faisant rien à demi, serait résolument converti à l'évolutionisme et au transformisme. Cela veut dire tout simplement que la religion aurait le sort commun à toutes les sciences à l'heure présente : elle rentrerait dans la physiologie. Tout ne serait qu'évolution, progrès inévitable, nécessaire. Nous aurions naturellement, forcément à traverser la phase de l'animalité d'abord, celle de la conversion et de la spiritualité ensuite, tout comme nous devons inévitablement parcourir les trois âges : enfance, maturité, vieillesse. Alors, entre M. Chavannes et Vinet, il s'agirait de bien autre chose que de simples querelles théologiques. Vinet s'est en effet catégoriquement expliqué sur la manière d'entendre la religion que certaines personnes, s'y connaissant, imputent à l'ancien pasteur d'Amsterdam. « Il y a une sorte de phy-

siologie du christianisme, dit-il, à laquelle on voudrait quelquefois réduire toute l'apologétique ; elle explique humainement une œuvre que l'apologétique explique divinement. » Il estime que son maître Stapfer, tout en introduisant parmi nous la philosophie religieuse, en a déterminé les droits et circonscrit le domaine, de façon à éviter une pareille usurpation.

Serait-ce bien là le dernier mot de M. Chavannes ? Serait-il, lui, tombé dans la confusion à la mode ? Ici nous ne voudrions être ni blessant et personnel, ni même indiscret; il est en effet peu d'hommes, entre ceux que nous avons été appelé à combattre, pour lesquels nous éprouvions plus d'estime et de respect. Il est vrai qu'il s'agit plus de l'homme que du savant, moins de l'esprit que du caractère. Mais ce qui domine pardessus tout, c'est le sentiment d'une vive et sincère reconnaissance pour ce vénérable travailleur, ce chercheur donnant jusqu'à la onzième heure un si bel exemple à la jeunesse distraite qui n'en a cure. Oui, il est impossible, quand on tient encore par quelque bout au Réveil, de ne pas être animé pour M. Chavannes d'un sentiment de touchante reconnaissance. Hélas! nous avions tous péché, et il semble que M. Chavannes et quelques autres ont été comme les victimes expiatoires chargées de porter les péchés d'Israël. Aussi, comment songer à leur jeter la pierre quand ils nous font l'effet de s'égarer ? Il faut plutôt se dire en toute humilité : voilà pourtant où tu en serais toi-même si ces braves gens n'avaient pas courageusement pris les devants. Proclamons-le avec le sentiment d'une vive sympathie, M. Chavannes est une victime, destinée à demeurer célèbre, des travers les plus caractéristiques du Réveil, de l'intellectualisme contre lequel il s'imagine réagir plus que personne. Disons-le avec respect, mais avec franchise, M. Chavannes nous produit l'impression d'un homme du Réveil ayant tout simplement retourné son habit. Certes il y aurait de l'impertinence à dire que l'ancien pasteur d'Amsterdam n'a rien appris, rien oublié. Seulement on a l'impression que plus il change, plus c'est la même chose. Il ne suffit pas de dire que la caque sent toujours le hareng. Car, par suite de la nature

même des choses, le mal devait aller toujours en augmentant. Que pouvaient devenir, je vous prie, ces rationalistes orthodoxes qui, après avoir répudié les doctrines du Réveil, conservaient religieusement, et sans s'en douter, les funestes méthodes qui les avaient engendrées ? Ces messieurs nous répètent que tout est relatif et ils agissent, ils pensent à tout propos comme si nous vivions dans le domaine de l'absolu. Point de nuances, tout ou rien. Ajoutons que M. Chavannes est un mathématicien distingué qui n'aurait garde d'oublier ses méthodes quand il aborde les questions religieuses et morales. Comment s'étonner maintenant qu'après avoir appartenu à tout ce qu'il y avait de plus exagéré et de moins large dans les beaux jours du Réveil, M. Chavannes ait pris la tête de ligne de l'extrême gauche ? C'est encore le vieil Adam qui, bien loin d'abdiquer, réussit à faire des siennes ; il se maintient toujours le même, intraitable, intransigeant, en dépit de ses évolutions. Et voilà pourquoi M. F. Chavannes a, au fond, moins rompu avec l'esprit absolu et intellectualiste du Réveil que Vinet qu'il accuse d'en avoir été l'esclave ! Oui, Vinet est incomparablement plus avancé, plus moderne que son biographe qui nous le signale à tout propos comme un retardataire incorrigible et superficiel. M. Chavannes n'a pas l'air de s'apercevoir que tout a changé autour de lui, excepté sa personne qui est d'une fidélité au passé vraiment exemplaire. Alors que tout s'est transformé, il en est encore à discuter de vieilles querelles de famille, avec les rationalistes orthodoxes auxquels il ne peut décidément pardonner de lui ressembler.

Est-ce assez, pour caractériser M. Chavannes, de dire qu'il est un ci-devant ultra-orthodoxe du vieux Réveil égaré dans notre monde et devenu, par une évolution des plus naturelles, un ultra-libéral non moins intraitable et intransigeant ? Il se trouve dans sa brochure une phrase remarquable qui oblige à remonter plus haut encore pour dresser son arbre généalogique. Tout système de morale vraiment scientifique, lisons-nous pag. 94, est dans la dépendance de problèmes métaphysiques de premier ordre.— Est-ce du moins assez clair? L'auteur ne s'en cache pas, les problèmes métaphysiques de premier

ordre priment les questions morales. Il sera bon de ne pas oublier cet aveu précieux en lisant M. Chavannes. Vous croyez qu'il s'agit de morale ? Détrompez-vous ! Les problèmes moraux occupent bien l'avant-scène, mais ils sont tranchés par des pensées de derrière la tête qui se cachent dans les coulisses : les questions morales ne sont jamais examinées en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Elles jouent le rôle de marionnettes mues par des ressorts d'un autre ordre. On le voit, nous n'avons pas calomnié M. Chavannes. Tandis qu'aujourd'hui tout le monde déclare qu'il faut aller de la morale à la métaphysique, lui prétend, à la suite des vieux métaphysiciens qui s'y sont souvent cassé le cou, descendre de la métaphysique à la morale. Evidemment Kant et son école française, MM. Renouvier et Pillon, n'existent pas pour notre adversaire. Il en est toujours à ce bon sommeil dogmatique des penseurs antérieurs à Kant. Nous avons devant nous un homme du XVIII^e^ siècle, égaré dans le dernier quart du XIX^e^, un revenant [1]. On com-

[1] L'orthodoxie compte un homme exactement du même âge intellectuel, né sous la même étoile que M. F. Chavannes, savoir M. Luigi, de l'*Eglise libre*. Pour cet écrivain aimable, spirituel et bienveillant, Kant n'existe pas, disons mieux, c'est sa bête noire. Descartes, en revanche, avec son intellectualisme qui s'en tient au *je pense* et qui ne s'élève jamais jusqu'au *je dois*, est toujours le dernier mot de la sagesse. Cette naïve méprise est trop instructive pour qu'il soit permis de la laisser passer sans la signaler. On croit vraiment rêver en constatant l'esprit qui anime la prétendue orthodoxie du jour. On dénonce la mystique, on fait passer l'entendement avant tout, et l'on ne veut pas être rationaliste ? Mais alors que prétend-on être ? un chrétien simple, primitif et biblique apparemment. En voyant un homme de la portée du sympathique collaborateur de l'*Eglise libre* tomber dans de pareilles illusions, on mesure avec effroi la distance qui sépare aujourd'hui les quelques rares théologiens qui ont marché dans la voie de la mystique rationnelle, également éloignée des fantaisies du mysticisme et des sécheresses du rationalisme, des hommes intelligents d'ailleurs qui en sont restés aux vieilles idées intellectualistes du Réveil, quelque peu édulcorées et retapées. Que deviendra notre petit monde religieux le jour où il faudra forcément s'expliquer ? S'il fallait en croire les sages, les moyenneurs, comme on disait au seizième siècle, tout devrait un jour s'arranger de soi-même. Les faits se chargent malheureusement de donner le plus éclatant démenti à cette sagesse précoce. Par prudence ou amour d'une fausse paix, on a évité pendant des années

prend alors qu'il ait de la peine à s'orienter dans notre monde, on s'explique son antipathie croissante pour Pascal et pour Vinet. Quelle a été en effet la mission de ces hommes ? Ils entendent réagir contre l'intellectualisme en faisant de la certitude un problème avant tout moral. M. Chavannes, lui, a conservé la grâce de son baptême jusque dans sa verte vieillesse : il croit à la métaphysique, reine des sciences, de laquelle il faut tout déduire par la méthode progressive : donnez à ce mathématicien certains axiomes abstraits, il en fera sortir le monde religieux et moral tout entier, au risque, il est vrai, de le réduire à une physiologie gouvernée par des lois mécaniques. Ecoutons encore comment notre auteur motive son culte rétrospectif pour la métaphysique. « C'est tout simple, dit-il, il s'agit de l'homme, de sa nature, de sa destination, des moyens d'y atteindre, des obstacles à surmonter, des dangers à vaincre, des fruits à recueillir. Il faut sur tous ces points avoir des idées formées et mûries. » Que cela est donc juste et raisonnable ! Tout aussi raisonnable que l'orthographe phonétique, mais tout aussi peu praticable. L'histoire entière de la philosophie l'avait laissé deviner et Kant l'avait démontré avec éclat, déjà avant la naissance de M. Chavannes [1].

de troubler les vieux croyants en leur théologie superstitieuse. Et voilà que, reprenant l'offensive, ces ignorants, tenant le Pirée pour un nom d'homme, prêchent encore l'hérésie tout en s'imaginant défendre l'orthodoxie ! Encore une fois, que deviendra notre public religieux sous le coup de pareilles méprises ? Au lieu de continuer à faire le vide autour de ceux qui se risquent à parler haut et clair, ne saura-t-on pas enfin prendre son grand courage pour rompre le silence et parler mieux qu'eux ?

[1] Ici pourtant nous sommes pris de quelque scrupule. M. Chavannes est beaucoup plus ancien quant à ses idées que pour tout ce qui tient au courage, à la force et aux années. Il se pourrait que par métaphysique il entendît, non pas l'ontologie, la science des premiers principes de l'être, mais, à la mode du premier empire, l'idéologie, tout ce qui n'est pas physique, savoir la logique, la psychologie, la morale.

Mais, même alors, notre objection porterait. Car ici, comme toujours, M. Chavannes s'occupe plus de l'explication des problèmes que de leur constatation, moins du besoin de s'incliner devant des faits que de la tentation d'en avoir raison. Toutefois, avec un adversaire qui n'a pas la même terminologie que vous, il faut tout prévoir. Quand on vit un peu

Mais poursuivons ; la philosophie archéologique de notre auteur nous réserve de nouvelles surprises. « Si l'on n'a pas de solutions complètes et définitives, il faut du moins connaître la position des questions, être en état de la rectifier s'il le faut et de l'éclaircir ; il faut être au fait des moyens de les traiter, du fort et du faible de chaque méthode, et avoir au moins à sa disposition des solutions suffisantes pour être pratiquement utiles. » Voilà qui s'appelle parler d'or ! « *Il faut du moins connaître la position des questions !* » On ne saurait mieux dire. Malheureusement si les maximes de M. Chavannes sont excellentes, on n'eut jamais de pratique plus détestable. Il n'est pas au courant des questions ; il est retardataire en théologie, parce qu'il l'est en tout premier lieu en philosophie, et que la métaphysique, selon lui, règle et prime tout. Quelle est donc cette fameuse métaphysique qui doit servir de base à une morale vraiment scientifique, et apparemment à une religion qui ne le sera pas moins ? Il y a quelque trente ans, notre auteur se plaçait au point de vue d'un certain gnosticisme pour défendre sa théologie et sa morale. C'était dans l'ordre : méconnaissant les leçons de l'histoire, il sautait par-dessus Kant pour se rattacher à des écoles spéculatives, Schelling, Hegel, qui pendant quelques années éblouirent les contemporains en faisant de la métaphysique plus que jamais et de la plus folle, en dépit de la *Critique de la raison pure*. Aujourd'hui M. Chavannes paraît bien revenu de toutes ces rêveries. S'il fallait en croire des personnes qui s'y connaissent, il serait descendu des hauteurs vertigineuses de la transcendance où se complaisent les gnostiques de tous les temps, pour s'asseoir simplement par terre. Mais nous laissons à de plus experts le soin de décider si bien réellement M. Chavannes s'est converti à la philosophie à la mode ; s'il a fait halte dans ce fameux évolu-

longuement dans la société, fort agréable et très instructive d'ailleurs, de l'ancien pasteur d'Amsterdam, on est toujours hanté par le souvenir (c'est peut-être une légende ?) de cedocte littérateur qui, ayant eu la bonne fortune de découvrir le *Télémaque* de Fénelon en latin, en fut tellement touché qu'il forma l'excellent projet d'en enrichir notre littérature en le traduisant en français.

tionisme qui réduit la morale et la religion à n'être plus qu'une physiologie, une espèce d'hygiène régie par les lois invariables d'une mécanique inflexible. En tout cas, un point demeure acquis : notre publiciste relève de cette école de Christian Wolf, ce philosophe qui, raisonnant sur tous les possibles, s'imaginait, lui aussi, comme son émule moderne, que « tout système de morale vraiment scientifique, est dans la dépendance de problèmes métaphysiques de premier ordre... » Et voilà pourquoi M. Chavannes est un déclassé, non pas seulement dans notre monde théologique, mais dans son propre parti dont il est d'ailleurs un ornement et une gloire. Le rationalisme wolfien a donné naissance à deux frères ennemis : le rationalisme plus ou moins orthodoxe, l'école supranaturaliste de la vieille école de Tubingue, et le rationalisme vulgaire. M. Chavannes a passé du premier au second et il estime avoir, en ce faisant, accompli un progrès notable, décisif. Hélas ! il ne s'aperçoit pas qu'il a simplement changé d'appartement, tout au plus d'étage ; mais il est bien resté un homme de la maison. Voilà pourquoi il est si difficile de comprendre ce qu'il veut ; il ne parle plus le langage de ses contemporains : il est autrement orienté qu'eux. Il ne s'aperçoit pas que le monde a tourné, que toutes les questions sont déplacées. Il pourrait croire qu'on organise contre lui la conspiration du silence, mais le fait est que, « resté seul sur la scène déserte, dans sa panoplie démodée, il s'obstine à poursuivre un rôle sans réplique, et s'escrime dans le vide contre des fantômes. » C'est bien triste à dire, mais ce n'est que trop vrai, M. Chavannes est au milieu de nous la vénérable victime de tous les travers du Réveil contre lesquels il s'imagine avoir plus réagi que personne. Bien loin de l'avoir vaincu et dépassé, il a été paralysé, annulé par son adversaire.

Autant M. Chavannes est un homme du passé, autant Vinet est un homme de l'avenir. Le contraste est ici frappant et instructif. Vinet, qui n'a jamais été engagé *au même degré que M. Chavannes* dans les erreurs du Réveil, a réussi à s'en émanciper plus tôt et d'une façon incomparablement plus radicale que son biographe. Il en a catégoriquement dépouillé l'esprit intel-

lectualiste et ultra-dogmatique, tout en conservant en apparence certaines formules. Il a su rompre avec ce que le Réveil avait de plus fâcheux, tout en se faisant un défenseur plus compétent de ce qu'il avait de bon. Tout autre est M. Chavannes. Il a soigneusement conservé tous les travers du Réveil, en jetant par-dessus bord ce qu'il avait de bon. Il se pique d'en avoir allégrement répudié les doctrines concrètes, sans se douter qu'il en est demeuré l'esclave quant à l'esprit. En lisant les travaux si instructifs de l'ancien pasteur d'Amsterdam on ne peut s'empêcher de songer à certains publicistes français qui s'estiment grands ennemis de Rome parce qu'ils ne croient à rien, tandis qu'ils ne sont au fond que les fidèles représentants du papisme dans ce qu'il a de moins heureux et de plus caractéristique, toujours des autoritaires intraitables. Il mourra esclave de cette école incapable de distinguer entre un logicien pur et un homme raisonnable. Jamais il ne secouera le joug de cette logique purement formelle, déjà dénoncée par Aristote, alors qu'elle prétend régner en souveraine dans tous les domaines, sans tenir compte des matières dont elle s'occupe.

Le contraste s'explique aisément. Vinet et M. Chavannes ne sont pas partis du même pied. Et, en ces matières, le premier pas est décisif: il permet de prévoir le terme qu'on atteindra et le chemin qu'on suivra. M. Astié a signalé une lettre du jeune Vinet qui fixe le point de départ de son développement en même temps qu'elle nous permet de pénétrer dans le cœur naturellement religieux de celui qui va devenir un grand penseur, un réformateur. « Peut-être il en est des vérités qui nous ont été imposées comme d'une épouse que nous n'avons pas choisie. S'il en est de sacrées qui puissent courir quelque danger dans ce conflit nouveau, *le sentiment les garantit et les conserve*. Je suis bien aise, monsieur (c'est au professeur Monnard qu'il s'adresse) de pouvoir vous dire qu'il y en a pour moi plusieurs qui n'ont rien à craindre de la discussion, parce qu'elles se *sont réfugiées dans mon cœur*. Telles sont la religion et l'amour de la patrie. Et pourquoi me faudrait-il les appuyer de raisonnements? Si Dieu les a placées dans mon

cœur comme dans un asile vénérable où il veut les défendre contre moi-même, n'y aurait-il pas une grave inconséquence à les attaquer, tout comme à les étayer d'appuis étrangers? Ne faut-il pas, en beaucoup de cas, se fier au sentiment comme à la raison. » (*Epis.*, 10, 1861.)

« Tout le Vinet des plus belles années est déjà là! On voit poindre spontanément, mais non sans quelque surprise, cette mystique religieuse avec les méthodes dont Vinet sera plus tard l'ardent champion. Le sentiment est le siège de la religion, il faut se fier au sentiment autant qu'à la raison ; il est des vérités qui, ayant leur valeur intrinsèque, se recommandent d'elles-mêmes ; dès que la pensée du jeune homme s'éveille, son cœur s'ouvre pour donner asile à ces vérités sacrées, que Dieu lui-même se charge d'y placer ; il serait également téméraire de prétendre les attaquer et les étayer par des appuis étrangers. »

Il est vrai, Vinet abandonne de bonne heure ce riche filon qu'il n'exploitera que plus tard, dans la troisième phase de son développement. Il faut avant cela qu'il soit amené captif en Egypte, qu'il devienne l'humble serviteur des piétistes qui l'entourent. Il y a plus. Vinet paraît avoir perdu de vue pendant longtemps cette vérité si importante qu'il rappelait à Monnard déjà en 1818. Il s'accuse d'avoir abordé les questions religieuses par le côté intellectuel, et signale les dangers que l'emploi de cette méthode fallacieuse lui a fait courir. « J'ai gravi vers l'Evangile à travers la spéculation, je me soumets, mais heureux ceux à qui il se présente aussitôt, non par le côté spéculatif qui n'est que son profil, mais en face, c'est-à-dire comme une puissance vive de régénération et de charité. Il n'y a que cela de vraiment bon ici-bas ; il faut s'y attacher et s'y tenir et user de tout le reste comme n'en usant pas. » (*Lettres* II, 294, 115, Rambert 315). Cette disposition (la méthode employée dans les *Discours*) à aborder le christianisme par le côté intellectuel, engage surtout dans des difficultés inextricables un esprit naturellement sceptique. « Je n'en parle pas par ouï-dire, ajoute-t-il, je l'ai éprouvé. » (*Lettres*, II, 94.)

On le voit, nous l'avons échappé belle, Vinet a bel et bien

mis le pied sur cette voie qui, s'il l'eût suivie jusqu'au bout, n'aurait pas manqué d'en faire un homme tout à fait selon le cœur de M. Chavannes. Mais malgré la meilleure volonté du monde, Vinet s'est toujours montré un peu rebelle et gauche dans ce milieu-là : il se conduit en étranger au pays, en exilé rêvant d'une patrie supérieure. « Vinet, dit M. Astié, quand on insiste pour l'introduire dans le sanctuaire, s'obstine à demeurer le plus aimable, le plus respectueux et le plus humble, mais le plus décidé des prosélytes de la porte... Même au moment où Vinet fait tous ses efforts pour être de ces gens-là, il n'y arrive pourtant pas autant qu'il le voudrait. Il a soin d'ajouter un petit mot caractéristique, c'est nous qui l'avons souligné, ainsi que les autres : il est inférieur, *jusqu'à présent*, à ces grands chrétiens qu'il admire, mais qu'il ne saurait aller seconder, de peur de devenir un obstacle. Comment reconnaître avec plus d'humilité et de délicatesse que l'on considère ces messieurs comme les dignes représentants d'un idéal supérieur, qu'on espère atteindre un jour, grâce à d'incessants efforts ? Jamais l'illusion et l'humilité de Vinet ne furent moins de saison : il prend pour des qualités de l'ordre le plus élevé des travers qu'il s'efforcera inutilement de s'approprier. Peine inutile ! travail superflu ! cette âme candide saura se reconquérir elle-même et se mieux connaître ; jamais elle ne réussira à vider jusqu'à la lie cette coupe qu'on lui tend avec confiance, et dont bien d'autres persisteront à s'enivrer, même après deux générations, alors que le vin doux depuis longtemps refroidi tournera déjà à l'aigre. Patience ! le vrai Vinet ne tardera pas à reparaître ; encore quelques années et le Vinet de 1818, ayant repris une éclatante revanche, naviguera dans de tout autres eaux. »

Nous renvoyons à l'opuscule de M. Astié ceux qui désirent voir comment, à travers beaucoup d'hésitations et de luttes qui constituent le vrai enfantement à une vie supérieure, Vinet arriva à se reconquérir pour reparaître dans la maturité de l'âge tel que nous l'avions entrevu en 1818, l'apôtre éloquent de la mystique chrétienne. C'est alors qu'il entre résolument dans la plus belle et la plus féconde des phases de sa vie. Débarrassé

du joug de l'intellectualisme, il parle au nom de l'Evangile pur, simple, primitif, admirablement adapté à tous les besoins supérieurs de l'âme naturellement chrétienne. Aussi tout le monde subit-il l'influence de cette personnalité si profonde et si attrayante. A l'ouïe de ce brillant apôtre que le Crucifié s'est suscité dans le XIX^e^ siècle, les esprits cultivés consentent à s'approcher; cette bonne nouvelle qui s'adresse à l'homme tout entier mais surtout au cœur et à la conscience ne leur apparaît plus comme un formalisme sec et traditionnel ; le christianisme a cessé d'être cette forteresse inaccessible, escarpée, toujours cachée dans les nuages, qu'il faut admirer de confiance, à distance respectueuse, grâce aux fossés profonds, aux travaux de défense que les philosophes et les docteurs ont péniblement élevés depuis des siècles pour en garder les abords. Un attrait irrésistible entraîne quelques âmes d'élite, respectueuses, bienveillantes même, dans les parvis de cette religion divine et humaine dont ils entendent parler pour la première fois. Les piétistes ne sont pas les derniers à applaudir; ils admirent, eux aussi, mais avec tremblement, mais sans trop comprendre, suivant leur habitude. C'est qu'ils s'imaginent pendant quelques années que cette mystique dont Vinet est l'apôtre n'aura qu'un seul but: rendre plus acceptable le bloc lourd, informe de leur dogmatique surannée, en faveur de laquelle elle fournira des moyens apologétiques nouveaux et rajeunis. Mais dès que, les yeux à demi dessillés, ils finissent par s'avouer qu'il s'agit non plus de réchauffer de vieux dogmes, de vivifier des os secs, mais de faire pour tout de bon du nouveau, ces restaurateurs pleins de respect, de piété pour le passé, ont de la peine à contenir leurs sentiments hostiles. A l'heure où Vinet brille de tout l'éclat de son talent et de son activité si bienfaisante, les piétistes déconcertés se voilent la face et se lamentent, ils boudent, ils font le poing dans leur poche, en attendant mieux !

Eh bien! en dépit des leçons de tout genre que nous ont données ces dernières annéess, voici venir un fidèle représentant de l'intellectualisme du Réveil, un vétéran de l'extrême droite, transformé en paladin ardent de l'extrême gauche, voici

M. Chavannes, vénérable épigone d'une bataille dès longtemps décidée, qui vient à son tour jeter la pierre à son compatriote, qui fut à divers égards son maître. Le Vinet de la troisième période n'existe pas pour ce nouveau biographe : l'initiateur que nous aimons tous, l'apôtre du spiritualisme chrétien, le Vinet vrai et définitif, celui qui seul restera, est entièrement méconnu, incompris. On ne sait voir en lui qu'un écrivain superficiel et inconséquent, un sectaire, ne reculant pas devant les sophismes et l'apologie d'actes évidemment immoraux : exactement comme lorsque, dans la seconde phase de son développement, il faisait de vains efforts pour devenir un piétiste de la stricte observance. Ce que c'est pourtant que d'avoir trop bonne mémoire ! Il en coûte d'avoir accueilli avec trop de révérence les mercuriales de son papa et de M. le doyen Curtat !

Mais non, la raillerie est moins que jamais de saison ; la méconnaissance dont M. Chavannes a pu se rendre coupable, et cela avec la meilleure foi du monde, est trop triste, trop effrayante. Elle offre un éloquent commentaire des dangers signalés par Vinet dans son sermon sur *l'étude sans terme*. Il faudrait savoir en faire son profit. « Tout ce qui était destiné à l'aliment de l'âme devient la pâture de l'intelligence. Chacun des gains de l'intelligence fut une perte pour l'âme. Cet homme, ayant contracté le pli de saisir toutes choses du côté intellectuel, devint peu à peu incapable de les saisir sous un autre aspect. L'idée de la chose se présentant avant la chose, s'interposait comme un obstacle entre le fait et lui, il n'eut bientôt de tous ces faits que des fantômes, qui en représentaient fidèlement la surface et les contours, mais n'en contenaient point la substance. Il sentit le mal et s'en inquiéta, il voulut essayer de faire de la religion, si longtemps son étude, une affaire enfin, et *son* affaire ; il chercha à se placer sous l'action et dans la dépendance de la vérité, mais par la force de l'habitude son esprit venait chaque fois se substituer à sa conscience ; cherchant en vain une religion dans ce système, il ne trouvait jamais qu'un système dans cette religion. »

Voilà où l'on peut aboutir quand on voit dans la religion avant tout une pâture pour l'intelligence. Pour peu qu'on

ait de pénétration et de portée d'esprit, l'illusion ne saurait être de longue durée : après avoir accepté le christianisme sur la foi de la rectitude philosophique, théologique, systématique on ne tarde pas à s'apercevoir que les vieux dogmes s'écroulent aux plus simples réflexions que provoque la connaissance de l'histoire et de la critique. Il ne reste plus alors qu'à choisir entre l'indifférence et le scepticisme. M. Chavannes conserve une physionomie à lui au milieu de ces penseurs trop nombreux qui ont débuté par l'ultra-orthodoxie la plus intraitable pour aboutir à la complète négation et à l'indifférence, tantôt à la tragédie, tantôt à la comédie. Il a, lui, conservé toute la ferveur dialectique et raisonneuse des premiers jours ; après avoir tour à tour combattu sous des drapeaux dont les couleurs ont varié, il lutte encore sans se douter qu'il est resté seul de son espèce sur le champ de bataille. Quelle est la dame de ses pensées en faveur de laquelle il porte de si grands coups ? Est-ce bien certain qu'elle existe encore, qu'elle ait jamais existé ? Peut-être, comme le charmant et sympathique Don Quichotte de la Manche, répondrait-il à cette question indiscrète qu'il n'est pas bien persuadé qu'elle existe encore, qu'elle ait même existé. Mais que la question n'est pas là. « Sur cela, il y aurait beaucoup à dire, répond Don Quichotte, Dieu sait s'il existe ou non dans le monde une Dulcinée, et si elle est ou non fantastique. Ce sont de ces choses qu'il ne faut pas examiner trop à fond. Je n'ai ni engendré ni mis au monde ma dame, mais je la vois et la contemple en mon esprit, telle qu'il convient que soit une dame pour réunir en elle les vertus qui puissent la rendre fameuse entre toutes. » L'essentiel c'est de vivre et de combattre pour l'idéal.

A la bonne heure ! chacun est libre de faire l'usage qu'il veut de ses talents et de sa surabondance d'ardeur et de vie. Nous voudrions espérer qu'au terme d'une belle carrière, dans les loisirs d'une verte vieillesse, M. Chavannes nous prépare des *mémoires* destinés à expliquer ces énigmes, en permettant de voir sous un jour plus complet une personnalité à la fois si originale, si respectable, si sympathique. Certes, à la vue de notre jeunesse prudente, sage, avisée, toujours absorbée par le

soin de tâter le pouls à l'opinion, pour savoir ce que celle-ct peut supporter dans une génération distraite et absorbée par les préoccupations terrestres, c'est une rareté fortifiante et encourageante que de rencontrer un vieillard dont l'ardeur n'est en rien ralentie, dans les veines duquel le sang bouillonne comme à vingt ans pour la dame de ses pensées et cela sans être peut-être bien sûr qu'elle existe. Ne perdons pas notre temps à examiner la grosse question de savoir si cette dernière circonstance diminue ou augmente le mérite, inclinons-nous de tout cœur, respectueux et reconnaissants, avec un sentiment d'humilité et d'envie, devant ces nobles figures qui vous réconcilient avec l'humanité. Pour achever de conquérir toutes nos sympathies, une certaine auréole tragique vient encadrer cette figure vénérable : on se surprend rêvant du vieil Œdipe à Colone. Comment ne pas sentir vibrer toutes les cordes de son âme en contemplant ce lutteur redoutable et résolu, infatigable, convaincu, s'obstinant jusqu'à la onzième heure à pourfendre un ennemi implacable dont il est au fond le dernier champion, et dont il mourra probablement la victime. En face de tels braves comment ne pas songer au malheureux Hercule déchirant à l'envi ses chairs sanglantes, dans le vain espoir de se débarrasser de la fatale robe qui, hélas ! est devenue partie intégrante de lui-même, en introduisant le poison jusque dans les os et dans les moelles.

Mais qu'importe ? le dévouement ne donne-t-il pas seul à la vie valeur et dignité ? Celui qui a trempé une fois ses lèvres dans cette boisson généreuse ne saurait s'arrêter pour attendre son reste. De tels hommes, évités par les prudents, lâchés par les sages, cordialement haïs par les naïfs, ont une mission importante entre toutes : grâce à ces esprits entiers, généreux et ardents, passionnés, tenaces et intraitables, tout d'une pièce, les questions se posent carrément, les problèmes émergent de l'obscurité, les solutions se font entrevoir à l'horizon ; on ne piétine plus sur place, on ne se morfond plus dans le royaume des ombres et des malentendus, espèce d'exercice qui fait les délices des hommes sages, pondérés et avisés. Respect donc à ce vieillard jeune encore : sa constance et sa bravoure couvriraient au be-

soin une multitude de péchés. Comment ne pas préférer cette poursuite anxieuse, passionnée d'un idéal, fût-il chimérique, à l'inertie, à l'engourdissement de tant d'hommes, paralysés comme des boas par une indigestion de prose ? Sans chercher à pénétrer ce qu'il y a de mystérieux, d'incomplet dans ces caractères qui toute leur vie ne savent poursuivre qu'une idée, bénissons Dieu de nous les avoir donnés ; dans l'intérêt de la vérité, demandons-lui de ne pas en être trop avare.

III

Mais c'est assez parlé du passé et du présent qui est loin de le valoir. Il faudrait aussi songer à l'avenir. Nous le ferons d'autant plus volontiers que M. Chavannes nous y convie : comme les hommes qui approchent du terme de la carrière, il se croit dans les meilleures conditions pour prophétiser.

Mais avant cela signalons, sans y insister, un fait assez caractéristique. Parmi les nombreuses idées étranges que renferme l'opuscule de M. Chavannes, il en est une qui éclipse toutes les autres : il rattache Vinet à J.-J. Rousseau qui serait son ancêtre intellectuel. Soyons justes toutefois : n'allons pas trop nous récrier; comme dans tous les paradoxes de l'ancien pasteur d'Amsterdam, il y a dans celui-ci une portion de vérité. J.-J. Rousseau est, en effet, un individualiste, un subjectiviste. Mais le citoyen de Genève ne pénètre jamais plus avant que le terrain du sentiment, j'ai presque dit de la sensibilité, qui, quoi qu'en puissent penser les âmes tendres, est, selon Vinet, non pas une vertu, mais un talent [1]. Rousseau ne s'élève jamais jusqu'à la conscience : dès son enfance, il fut brouillé avec le devoir, et dans ses *Confessions* il va presque jusqu'à tirer gloire de ses hontes. C'est une idée assez étrange, on en conviendra, que de placer Vinet, l'homme-conscience, comme on l'a appelé, sous le vocable d'un pareil saint. Mais cette méprise de M. Chavannes est trop instructive pour qu'on pût se dispenser de la signaler. L'auteur, en se trompant, le fait logiquement, comme il convient à un disciple de Christian Wolf. Il

[1] *Esprit de Vinet,* vol. I, pag. 19.

demeure fidèle à toute sa tendance, à ses préoccupations constantes. J.-J. Rousseau et Vinet sont deux individualistes, deux subjectivistes, faisant appel au sentiment : cela suffit amplement à M. Chavannes pour établir la filiation. La nature de cet individualisme, de ce subjectivisme est-elle la même ? Le biographe ne pousse pas ses études jusqu'à ce point décisif et seul important au fond. La similitude du point de vue, des méthodes, le côté formel de la question lui suffit amplement à lui seul ; il ne va pas plus loin : les cadres se ressemblent à s'y méprendre, donc les tableaux qui les remplissent doivent être de peintres de la même école. Jamais vous ne tirerez M. Chavannes de ces raisonnements-là, familiers aux esprits mathématiques, essentiellement formels. Ces messieurs additionnent, multiplient et divisent ; il leur suffit que ces opérations se fassent selon les règles. La question de savoir la valeur des matériaux sur lesquels elles portent ne saurait intéresser que les seuls épiciers. M. Astié n'est-il pas mieux inspiré, plus respectueux de l'histoire, lorsque, par l'intermédiaire de son maître Stapfer[1], il rattache Vinet au Moïse des temps modernes, à l'apôtre de l'impératif catégorique, à Kant, celui de tous les philosophes qui a fait la plus large part à la morale ?

Passons à l'avenir. Après avoir traité Vinet comme on sait, M. Chavannes ne pouvait épargner les disciples. Une telle indulgence aurait été déplacée chez un chevalier sans peur et

[1] Voici quelques mots de Vinet que M. Astié a, croyons-nous, omis dans son opuscule ; ils montrent très bien l'influence exercée par le publiciste bernois, Stapfer, sur le futur professeur de Lausanne. Vinet dit de lui : « Des abîmes ténébreux de l'ontologie, il était remonté, à la manière de Socrate, dans les régions lumineuses de la morale ; il avait courageusement opposé la logique de la liberté à la logique de la nécessité, et sans travestir la religion en philosophie, il avait montré que le christianisme est seul en état de clore le cercle que la philosophie laisse éternellement entr'ouvert. (Pag. LVI.) Il avait entendu Stapfer affirmer que « la foi religieuse est un état moral, un état complexe résultant du concours actif et harmonique de toutes les forces de l'âme. » « Assertion d'autant plus importante, ajoute Vinet, que ce concours, aux yeux de M. Stapfer, n'est pas moins le gage de la certitude en matière de religion que la condition sous laquelle la foi religieuse est quelque chose de mieux qu'une certitude. » (*Notice de Vinet sur Stapfer*, pag. X.)

sans reproche. Qui sait ? On n'est jamais trop certain que les hommes ayant le malheur de vous déplaire sont vraiment et définitivement rendus inoffensifs. Il serait donc possible que, pour achever de se convaincre que Vinet est bien mort, le terrible polémiste ne se refusât pas la satisfaction de disposer en passant du reste de ses munitions de guerre à l'usage des inoffensifs disciples. Aussi, après avoir fait façon du maître de la bonne manière, promène-t-il ses regards de triomphateur sur les hommes innocents et insignifiants qui se réclament de lui. « Vinet meurt. Ses disciples qui jusque-là, marchant sur ses pas, l'avaient plus ou moins fidèlement suivi dans sa lente évolution, s'arrêtent au point même où la mort l'a surpris, et se refusent désormais à tout progrès ultérieur. » — Cela est-il bien historique ? M. Chavannes ne fait-il pas encore une fois abus de cette faculté qu'il possède à un si haut degré, de voir les choses telles qu'il voudrait qu'elles fussent ? En tout cas, parmi les hommes qui n'ont pas renié Vinet, M. Astié prétend bel et bien être allé plus loin. On aura pu s'en convaincre par les citations tirées de son opuscule ; il le critique presque autant que M. Chavannes, seulement dans un autre esprit et pour d'autres raisons. C'est tellement vrai que certaines personnes ont fait des réserves sur tel ou tel point. M. Astié qui prétend avoir appris de Vinet qu'on ne doit pas dire seulement le bien, mais aussi le mal de son héros, aurait démérité en rapportant, sur le dire de quelques témoignages, que l'apôtre de la *Manifestation des convictions religieuses* aurait un peu oublié ses principes lorsqu'il était question d'avouer l'hérétique De Wette.

Mais venons à du plus grave. « Vinet n'appartient plus au passé, et l'avenir auquel il aspire, il ne l'a pas atteint. Il est un homme de transition, et son œuvre est une œuvre de transition. On l'a dit avec autant de vérité que de finesse : « Vinet » est l'homme qui a le plus versé de vin nouveau dans de vieux » vaisseaux. » Après cela, si nous remarquons que Vinet n'a pas pensé à remplacer les doctrines dont il cause la ruine et n'a rien formulé dans ce but ; si nous ajoutons que, depuis plus de trente ans, l'école qui se réclame de lui, abandonnant successivement toutes les positions où l'évangélisme essayait

de se retrancher, n'a cessé de promettre une théologie nouvelle qui n'est jamais venue, nous serons en droit de poursuivre l'allusion et de l'achever. On peut le dire : les vieux vases ont été rompus, et le vin nouveau n'a pas été recueilli. » (Pag. 143, 144.)

Il serait inutile de contrôler ce jugement sommaire : M. Chavannes, quelques pages plus loin, se charge, sinon de le contredire, du moins de le modifier et de le tempérer [1]. Mais à quoi bon discuter sur des nuances ? En tout cas, ce ne serait pas M. Astié qui pourrait se charger de protester. Si nous avons bonne mémoire, il professe avoir à tout jamais fait divorce avec le succès qui, à l'entendre, coûte beaucoup trop cher : l'état actuel de la théologie, il a d'excellentes raisons pour cela, ne

[1] « Le parti évangélique sert d'instrument aux orthodoxes contre les libéraux et, dans les affaires ecclésiastiques, ils sont les jouets des premiers, en attendant d'être leurs dupes et leurs victimes. C'est dommage ! Le parti évangélique compte des hommes de valeur; ils sont recommandables par leur piété, par leur intelligence et leur capacité, par leur crédit; tout cela est jusqu'ici en pure perte pour l'Eglise et pour eux-mêmes. Ah ! s'ils prenaient le courage d'envisager la question en face, de secouer, sous le coup de l'évidence, des préjugés qui leur sont chers, de ne pas se laisser utiliser pour des procédés qui leur répugnent ! En saisissant leur propre liberté, ils s'inspireraient de nouveau de l'esprit de Vinet, qu'ils reconnaissent pour leur maître; ils rentreraient et feraient rentrer leur parti dans la voie du progrès; et ce parti, sans perdre son individualité, reprendrait au sein de l'Eglise et de la société la place qu'il mérite d'occuper par des qualités aujourd'hui paralysées; il se sauverait d'une ruine certaine et peut-être imminente. *De précieux indices font voir qu'un tel mouvement n'est pas impossible, qu'il se prépare silencieusement peut-être, et qu'il pourrait inopinément éclater.* » Il existe donc ce groupe d'hommes qui ont appris de Vinet à être indépendants de tout le monde et même de lui. S'il fallait en croire M. Chavannes, il se pourrait même qu'il fût à la veille de faire des siennes. L'auteur toutefois ne réussit pas à se mettre entièrement d'accord avec lui-même : dans deux phrases qui se suivent, il parle de *ruine imminente* et de résurrection pouvant avoir lieu *inopinément*. Pour faire l'un et l'autre, il faut *exister*. De sorte que, d'après le témoignage même de cet excellent vieillard si peu enclin à la tendresse, le tiers parti a le droit de répondre comme cet homme politique auquel on demandait : « Qu'avez-vous fait pendant la Terreur ? — J'ai vécu ! » C'est assez pour le moment. L'avenir montrera si, après n'avoir rien été, il deviendra tout.

doit pas lui apparaître sous des couleurs beaucoup plus brillantes qu'à son antagoniste. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. On peut accorder largement à M. Chavannes tout ce qu'il réclame et poser la question préalable : qu'est-ce que cela prouve? à qui la faute? le succès serait-il peut-être le critère décisif de la vérité? Il est douteux que l'expérience d'une longue carrière ait rallié notre adversaire à cette étrange philosophie de l'histoire. Que dirait M. Chavannes si on lui objectait que la tendance intellectualiste du Réveil, qu'il représente mieux que personne en croyant la combattre, a rendu jusqu'ici tout développement théologique impossible ? Les initiateurs, les maîtres sont impuissants à eux seuls, quelles que soient leurs qualités personnelles, l'excellence intrinsèque de la cause qu'ils représentent. Pour amener un réel développement dans la culture d'une époque, entre autres conditions, il faut avant tout un milieu favorable, des hommes cultivables : suivant que vous arrivez trop tôt ou trop tard, votre cause peut compter sur le succès ou se voir indéfiniment éconduite. Or que pouvait-on espérer de la tendance de Vinet, avec les lacunes que nous avons signalées chez l'initiateur, surgissant dans un milieu dominé, stérilisé par l'intellectualisme le plus intraitable, le moins intelligent, dans des pays d'ailleurs dépourvus de culture théologique, ayant rompu depuis longtemps avec la tradition des fortes études ? Les faits parlent assez haut. Tandis que les uns, saisis d'effroi dès qu'ils ont compris la pensée de Vinet, se sont cantonnés dans l'immobilisme le plus absolu, pour dire le moins, d'autres n'ont cru devoir s'arrêter qu'après s'être servis de mainte idée de Vinet comme d'une transition pour sortir du christianisme, disons plus, du terrain religieux et du spiritualisme. A qui la responsabilité de cet échec doit-elle être imputée, si ce n'est à toute la tournure d'esprit des hommes du Réveil, qui a empêché de considérer religieusement les choses religieuses ? Aussi, tandis que les uns prenaient le mors aux dents, les autres s'arrêtaient paralysés, s'ils ne revenaient pas en arrière. Dans un petit pays comme le nôtre, pouvait-on espérer que les rares esprits plus équilibrés établis entre les deux camps pussent aboutir et faire

œuvre commune ? Pour compliquer la situation, n'étaient-ils pas divisés entre eux par des révolutions ecclésiastiques ? Le public sur lequel on espérait pouvoir agir se dérobant, il a fallu travailler péniblement à en préparer un nouveau.

M. Chavannes, lui, n'admet pas des explications de ce genre. Pourquoi y aurait-il recours ? Il est optimiste en somme ; le mouvement est loin d'avoir échoué ; à l'entendre, il s'accentue tous les jours d'une manière très heureuse. Lisez plutôt la dernière page de sa remarquable brochure que nous avons analysée. « L'action bienfaisante de Vinet n'a pas été bornée au cercle restreint de la tendance évangélique ; d'autres hommes, en grand nombre, en ont aussi profité. Formés à son école, ils se sont surtout imprégnés de son esprit, de cet esprit de droiture et de sincérité qui s'attaque directement aux questions de l'époque, qui les discute sans tergiversation et sans arrière-pensée, et qui conclut sans hésiter quand les données sont suffisantes et certaines. Lorsque Vinet eut été retiré d'ici-bas et n'a plus marché à leur tête, ils ne se sont pas arrêtés ; ils ont poursuivi son œuvre, ils ont accompli l'évolution encore inachevée et se sont affranchis des préjugés traditionnels que Vinet avait subis jusqu'à la fin. C'est ainsi que Vinet les a envoyés nombreux à ce grand parti libéral qui se tient sur la brèche au sein de toutes les Eglises protestantes, et qui est le rendez-vous commun d'hommes affamés de liberté et de vérité, arrivant de tous les points de l'horizon théologique. »

Il n'est pas une seule de ces assertions qui ne demande à être complétée ou mieux rectifiée par les contemporains des événements que notre auteur représente sous des couleurs par trop subjectives. Est-ce à M. Chavannes, qui a connu Vinet de près, qu'il faut rappeler que nul moins que lui ne fut homme à *marcher* à la tête de personne ? Il n'eut heureusement ni les qualités ni les défauts d'un chef de parti : c'est là son fort et son faible, comme l'a montré la présente étude. Les passages nombreux de ses lettres où il déplore son complet isolement en font d'ailleurs foi. Vinet fut mieux et moins qu'un chef de parti : il fut un initiateur ; tout le monde subit son influence, mais chacun en profita, suivant ses tendances et son caractère ;

chacun le réduisit à sa taille, comme c'est toujours le cas pour les hommes originaux en religion comme en philosophie. Si Vinet ne marcha jamais à la tête du parti orthodoxe, il marcha moins encore à la tête du parti ci-devant rationaliste qui est devenu depuis lors le parti libéral. Ce qu'il y a de vrai dans l'assertion que nous discutons, c'est que tout ce que le monde de la gauche renfermait d'hommes distingués subit l'influence de Vinet. Il suffit de citer Athanase Coquerel fils, M. Charles Chenevière dont on a publié récemment un volume. Mais ce qui n'est pas moins certain c'est que ces hommes-là n'ont exercé aucune influence appréciable sur la marche, le développement de l'école entière. Le parti a été dirigé dans un autre esprit par des hommes d'une autre trempe. Ils ont si bien marché, « ils se sont si bien débarrassés des préjugés traditionnels que Vinet avait subis jusqu'à la fin » qu'ils n'ont fait halte, ces chefs de file, qu'en dehors du christianisme, peut-être de toute religion. Est-ce donc à M. Chavannes qu'il faut rappeler les péripéties de cette triste histoire? ne les connaît-il pas mieux que personne? C'est apparemment par pure humilité chrétienne qu'il ne le dit pas; de cette brillante avant-garde d'initiateurs, il est seul resté sur la brèche. Les autres se taisent, quand ils n'ont pas décidément dit adieu à la théologie.

La fiction atteint les dernières limites du genre quand l'auteur nous parle d'un rendez-vous commun d'hommes affamés de liberté et de vérité, arrivant de tous les points de l'horizon théologique. On ne peut supposer que M. Chavannes s'est réveillé d'hier, après avoir dormi pendant trente à quarante ans; admirons donc une fois encore, dans cet étrange anachronisme, une manifestation nouvelle de la faculté que notre auteur possède de se représenter les choses sous les couleurs et sous les angles qui ne lui déplaisent pas. Des hommes affamés de liberté et de vérité arrivant de tous les points de l'horizon théologique ! ! cela a pu être vrai un instant, il y aura bientôt un demi-siècle; mais il y a été mis fort bon ordre depuis lors. La maison que Socrate faisait bâtir et que ses amis trouvaient trop petite risquerait d'être trop vaste encore pour donner asile « à ces hommes affamés de liberté et de vérité. » Si M. Cha-

vannes en doute, qu'il consulte les rédacteurs des revues et leurs collaborateurs. Ils tomberont tous d'accord pour lui apprendre que l'intérêt est médiocre et qu'il ne va pas en augmentant sensiblement. Le fait est que, parmi les hommes censés s'occuper de théologie par goût et par vocation, la plupart se tiennent soigneusement à l'écart. Ceux-ci n'ont plus rien à étudier, pour la raison bien simple que l'objet d'étude leur manque; ceux-là, instruits par l'expérience, disent-ils, se garderaient de l'examiner de peur de le perdre. C'est à qui ne se risquera pas sur un champ de bataille si ravagé et si glissant.

Voyez, par exemple, les hommes dits positifs, conservateurs : ils sont constamment exposés à la tentation de se jeter dans la première aventure venue plutôt que de s'appuyer sur la foi qui leur reste pour travailler à obtenir une conception du christianisme qui les empêchât de tomber dans un isolement et dans une impuissance devenant de jour en jour plus manifestes. Ne l'avons-nous pas constaté une fois encore cet hiver, en Suisse, à propos de l'*Armée du salut*? Qu'est-ce que l'*Armée du salut*? C'est le piétisme jouant de son reste, se grimant, chaussant le cothurne, prenant bravement le masque de théâtre, faisant retentir les grelots pour chercher à faire quelque bien en ameutant les passants. Le vieux piétisme allemand, lui, maudissait le théâtre et les plaisirs mondains; celui d'aujourd'hui, en désespoir de cause, en est réduit à transformer le culte en représentations tragi-comiques. On croirait toucher à ces jours rêvés par Rothe où le même sanctuaire servira au culte et au théâtre, célébrés ensemble sur la même scène. Seulement c'est le monde religieux qui fait les avances et semble vouloir combler l'abîme. Encore un pas et nous verrons reparaître les *mystères* du moyen âge qu'on pouvait croire réservés de nos jours à l'usage exclusif des nègres des Etats-Unis et des squatters du *Far West*. C'est le romantisme dévot se substituant au genre classique des siècles passés; les moyens religieux et moraux n'ayant plus de prise, force est bien de se taire ou de s'adresser aux nerfs et aux sens ; comme à la foire, on bat la grosse caisse à la rompre, on agite le chapeau chinois à faire égrener tous les grelots. Le spectacle n'est que d'hier, on n'en prétend pas

moins que, derrière les saltimbanques, on a déjà aperçu la figure historique, sinistre de Robert Macaire.

Ce qu'il y a de plus grave en tout cela, de vraiment propre à faire trembler à propos de l'état de nos Eglises, nationales ou libres, c'est que ce méthodisme rajeuni a été sur le point de réussir. Ah ! si les sentinelles en Israël qui se piquent de nous avoir sauvés osaient confesser leurs terreurs, leurs appréhensions, on verrait alors combien nous l'avons échappé belle ! Que les initiateurs eussent été seulement un tant soit peu moins extravagants au début, et le tour était joué. Tous ceux qui hésitaient, pleins de curiosité, sinon de sympathie, se prononçaient bravement, et les premiers moutons ayant sauté, les autres auraient suivi en foule pour s'arrêter on ne sait où. Le méthodisme convulsionnaire se trouvait au bénéfice de la théorie du fait accompli. On parlerait aujourd'hui de plus d'une Eglise bouleversée. Les capucins du protestantisme l'auraient emporté sur toute la ligne !

Nous appartenons au fort petit nombre de ceux que cette catastrophe n'aurait nullement surpris. Après tout, pourquoi pas ? Qui veut la fin veut les moyens. Les procédés anciens n'ont rien d'absolu, de définitif ; pourquoi n'en changerait-on pas dès qu'ils se montrent inefficaces ? L'argument est sans réplique pour ceux — et l'immense majorité de notre public est dans ce cas, grâce à l'ignorance dans laquelle on s'obstine à le maintenir pour tout ce qui touche à la pensée chrétienne — qui considèrent l'Evangile comme un ensemble de dogmes, de formules intellectuelles arrêtées une fois pour toutes, qu'il s'agit simplement d'agiter, de rafraîchir de temps à autre, de galvaniser au besoin pour qu'elles aient prise sur le public, sans les modifier d'ailleurs en rien d'essentiel et de caractéristique. Tout cela, il est vrai, ne peut se faire sans un peu d'extravagance. Mais les inconvénients de la vie ne valent-ils pas mieux que l'ordre parfait dans le marasme, cette froide et sainte routine que les sages aujourd'hui au pouvoir s'étudient à mettre à l'abri des innovations, que celles-ci viennent de gauche ou de droite ? Il faut donc féliciter le public du Réveil d'avoir commis la très heureuse inconséquence de reculer devant des excentricités résultant trop logiquement de prémisses qu'il

admet en commun avec les salutistes. Mais qu'on y prenne garde. Il y a une année c'étaient les revivalistes qui tentaient de faire aboutir le Réveil à quelque chose comme les miracles accomplis sur le tombeau du diacre Pâris ; hier c'était une variété du même genre, les salutistes, le sollicitant à se hisser sur les tréteaux ; demain ce sera autre chose. Après tout, aux yeux du sage clairvoyant et sachant se contenter de peu, ces tentatives diverses ne sont pas sans avoir du bon. Ne tendent-elles pas à établir que si notre monde religieux est malade, fort malade même, il tiendrait pourtant à ne pas mourir ? La vie ! la vie ! la vie avant tout ! crie-t-on en chœur. Et ce n'est certes pas nous qui y contredirons, à ce cri de détresse. Mais pour que la vie soit possible, encore faut-il se placer dans les conditions indispensables de la vie. Or s'il est un fait incontestable c'est que l'ancienne dogmatique a bel et bien produit tout ce qu'elle pouvait donner : vous la presseriez comme une éponge accrochée à quelque arbrisseau rabougri du Sahara, après plusieurs journées de simoun, que vous n'en retireriez pas de quoi humecter le bord de vos lèvres. Ensuite le secret de s'en servir est perdu. De plus, nous ne sommes pas de force à faire manœuvrer une machine si compliquée, si encombrante, en vue d'agir sur nos contemporains, d'ailleurs fort distraits, et à bien des égards étrangers aux préoccupations que supposent ces anciens dogmes. Cela demande trop de temps pour être monté et démonté. Le pire est qu'en essayant nos faibles forces à entreprendre l'impossible nous les voyons s'affaiblir de jour en jour. Tout cela n'engendre qu'agitations fébriles, maladives, artificielles ; il y a de la vie, si vous voulez, des intentions excellentes et respectables, nous en tombons volontiers d'accord, mais, à le bien prendre, c'est une vie qui s'en va et non pas une vie qui arrive et se développe. Chaque nouvelle tentative de l'électriser laisse le malade plus exténué. Il ne se peut qu'on tienne à la longue à ce régime ; à force de s'agiter, de parler de Réveils deçà et delà, tous plus admirables les uns que les autres, on en viendra peu à peu à s'endormir, bercé au refrain de toutes ces merveilles : les résultats acquis par le premier Réveil qu'on essaye en vain d'imiter sont déjà singulièrement compromis.

Ici nous revenons à M. Chavannes, que du reste nous n'avons pas un instant perdu de vue dans cette apparente digression. Cette fois du moins nous avons le plaisir de nous trouver pleinement d'accord avec lui, quand il relève le contraste entre les mœurs religieuses nées du Réveil du commencement du siècle et celles de l'époque précédente. « Auparavant la religion, dans son appareil formaliste et gourmé, était profondément distincte de la vie pratique, de la vie de tous les jours. Elle avait son domaine à elle; elle avait ses lieux réservés, ses temps, ses hommes. Hors du temple, sur semaine, pour les laïques, pour les ecclésiastiques eux-mêmes quand ils n'étaient pas en fonctions, la vie profane suivait son cours, obéissant à ses propres conditions. Parler d'une entière corruption des mœurs, ce serait se montrer injuste; mais, dénuées d'austérité, elles étaient commodes et faciles; on pensait peu à mettre en œuvre ce que le pasteur avait dit le dimanche du haut de la chaire, souvent pas même le pasteur lui-même; seules quelques bonnes âmes faisaient exception. La vie avait ainsi deux parts tranchées, le sacré et le profane. Quant à s'occuper autrement de religion qu'en assistant au culte, c'était l'affaire des ecclésiastiques exclusivement. Le *Réveil* s'est attaqué résolument à tout ce formalisme. Il a pris l'Evangile au sérieux; il a estimé que la foi devait se manifester dans tous les actes de la vie, que la morale évangélique était faite pour être pratiquée dans toute son austérité. Il a réclamé pour le peuple chrétien le droit de s'occuper des vérités chrétiennes et de se les approprier. Il a remis en honneur le sacerdoce universel, passé le niveau sur la distinction des ecclésiastiques et des laïques. Les ecclésiastiques ont cessé d'avoir un caractère spécial autre que celui qui est donné par la foi; ils ont cessé de former un ordre à part, pour être de simples fonctionnaires de l'Eglise, dont le caractère ecclésiastique prend commencement et fin avec les fonctions. Sur ce sujet le *Réveil* a triomphé, la religion s'est faite laïque et s'est mêlée à tous les intérêts humains. Le *Réveil* a même plus et mieux réussi qu'il ne l'entendait lui-même. A cet égard, comme à d'autres, il a ouvert les voies à la transformation libérale. Sur ce point, Vinet s'est ouvertement et directement

rattaché au *Réveil*. Le sacerdoce universel, la religion laïque n'ont pas eu de partisan plus intelligent, plus convaincu, plus dévoué. »

Eh bien! ces résultats qui semblaient définitivement acquis, sont de nouveau compromis : il est aisé de le constater à plusieurs signes. D'abord cette *religion laïque*, qui triomphe aujourd'hui de toutes parts, n'a qu'un seul défaut, grave il est vrai : elle n'a rien de religieux. C'est ce que confessent ouvertement les adeptes. Ne déclarent-ils pas à haute et intelligible voix, par l'organe de leurs patrons, que ce qui la caractérise ce n'est pas tant la présence au culte dominical que le zèle à paraître aux jours d'élection, avec des allures peu recueillies, pas même respectueuses, pour nommer des prédicateurs peu aptes à satisfaire les besoins de ceux qui pratiquent encore ? Ce n'est pas précisément de cette religion laïque que Vinet était un partisan intelligent, convaincu, dévoué. Pour prévenir de tels excès, qui ne peuvent servir qu'à compromettre l'innovation, il avait eu soin de demander que les intérêts de l'Eglise fussent remis entre les mains d'hommes religieux, attestant leur piété par une profession de foi, non pas intellectuelle, savante, théologique, mais religieuse, morale, à la portée du dernier manœuvre et de la plus humble servante. Il faut toute la naïveté robuste, inaltérable de ce vigoureux vieillard, M. Chavannes, pour négliger les légères nuances distinguant la religion laïque rêvée par Vinet de celle dont il célèbre avec confiance le triomphe.

Tandis que les uns, à gauche, constituaient la religion laïque qu'on sait, à droite, bien loin d'accepter l'Eglise populaire mais religieuse, on reconstituait à petit bruit la religion doublée de dogmatique, de théologie, implicitement solidaire de tous les dogmes des siècles passés. Il n'y a pas beaucoup de pas à faire dans cette direction pour voir tomber les derniers ponts qui mettent le monde religieux en communication active et vivante avec le grand public. Et ce ne sont certes pas les *exercices de l'Armée du salut* qui rétabliront les communications, ces exaltés naïfs eussent-ils à leur service un corps spécial de pontonniers. Voilà comment on sera fatalement conduit à retomber

dans la secte inappréciable et le conventicule : les questions religieuses seront traitées de façon telle que, malgré leurs efforts si louables, les hommes religieux auront toujours moins de prise sur leur entourage qui ne les comprendra plus. Les entreprises du ritualisme, arrivant à temps pour enrôler les découragés, n'indiquent-elles pas que la religion tend déjà à redevenir l'affaire du clergé ? Laissez-moi faire, dit-il, je me charge de rendre les hommes religieux ; qu'ils se soumettent seulement à certaines cérémonies efficaces d'elles-mêmes, *ex opere operato*, pourvu qu'elles soient administrées par des hommes dûment consacrés et pourvus, par-dessus tout, de cette précieuse succession apostolique qui couvre une si grande multitude de péchés. C'est ainsi que nous glisserons tout doucement dans la direction de ces mœurs religieuses, correctes, formalistes et faciles, dont le *Réveil* avait paru vouloir nous débarrasser à jamais. Chose curieuse ! on entend toujours plus parler du rôle social et politique que jouent les problèmes religieux se posant en divers pays et à tout propos. Mais il n'est pas du tout apparent que l'intérêt religieux, comme affaire de conscience et personnelle, aille croissant en proportion du grand bruit que font les questions religieuses. Rome, sans doute, qui ne saurait y regarder de si près, s'accommode à merveille de ce régime ; mais n'est-il pas l'abdication, la mort même du protestantisme ? N'est-ce pas surtout à son sujet qu'il convient de demander, à l'ouïe de tout le bruit qui se fait autour des problèmes religieux : Est-ce une religion qui arrive ou une religion qui s'en va ?

Voilà où nous en sommes. Pour en revenir à notre petit monde protestant de langue française, nous abondons dans le sens de M. Chavannes. Nous allons même plus loin que lui : le mouvement inauguré par Vinet a moins bien réussi encore que ne l'affirme l'ancien pasteur d'Amsterdam. Ceux qui se réclament avec persistance de cet initiateur, auront-ils enfin leur tour ? Son œuvre pourra-t-elle être reprise, complétée, rectifiée, de façon à triompher définitivement ? C'est le secret de l'avenir ? Qui sait ? Nos querelles avec M. Chavannes seront peut-être oubliées depuis longtemps quand on saura définitivement à quoi s'en tenir.

Mais cette incertitude ne saurait pousser à l'inaction, au quiétisme attendant tout du retour de Christ et de l'accomplissement des prophéties. Cette reculade judaïque n'est pas à l'usage des hommes qui ont appris de l'auteur de la *Manifestation des convictions religieuses* que la vérité vaut la peine d'être aimée et servie pour elle-même. La mission du penseur vaudois fut essentiellement religieuse et morale. Vinet n'a pas prétendu faire œuvre théologique. Mais qu'il l'ait voulu ou non, malgré lui, il a inauguré une nouvelle phase religieuse, et par conséquent une nouvelle phase théologique; les deux réformes sont en effet de tout point solidaires : l'une ne saurait aboutir sans l'autre. En proclamant bien haut, avec le Maître et tous les grands disciples des anciens temps, que le christianisme est avant tout une vie religieuse et morale, Vinet a fait deux choses. Emancipant implicitement l'Eglise de toute la théologie du passé, il l'a mise en demeure d'en créer une nouvelle. On ne saurait s'en passer en effet entièrement : ce serait proclamer que l'Evangile s'adresse exclusivement à un seul côté de l'âme humaine. Bientôt — cela ne se voit-il pas tous les jours? — sans le savoir et sans le vouloir, on se remettrait sous la puissance de la dogmatique du passé dont on se piquerait d'avoir secoué le joug. Il est reçu qu'on ne renverse définitivement que ce qu'on remplace. Voilà pourquoi la théologie a son rôle à jouer et un rôle très décisif, au milieu des difficultés sans nombre qui nous assiègent de toutes parts. Cela ne veut certes pas dire que le salut doive nous venir de la théologie. Cette accusation ne peut guère être lancée que par des hommes qui, tout en ayant contracté la mauvaise habitude de médire de la théologie sans la connaître, en font plus que personne, et de la pire espèce. Il n'est pas donné à chacun d'échapper au monstre : il faut avoir vécu dans son intimité pour être de taille à le charmer. L'homme qui a fait beaucoup de théologie peut seul comprendre qu'il ne peut attendre le salut de l'Eglise ni de celle du passé, ni de celle de l'avenir. En proclamant hautement ce fait, la théologie nouvelle montre sa supériorité sur toutes les tendances qui lui barrent le chemin. Pour être en mesure de faire des conquêtes nouvelles, la vie chrétienne doit

commencer par se reconquérir elle-même, en s'émancipant entièrement du joug du passé. Les tristes écoles que le public religieux ne cesse de faire depuis tant d'années, ne pourraient avoir une portée historique qu'en faisant comprendre enfin que le Réveil désiré doit être cherché dans des voies tout autres que celles dont on s'obstine à essayer exclusivement. On sera réveillé, et plusieurs en sursaut, le jour où il faudra s'avouer, bon gré mal gré, que le réveil ne saurait être produit par la galvanisation de l'ancienne dogmatique. Lazare ne marchera qu'après avoir été débarrassé des bandelettes.

Voilà ce qu'il est difficile, impossible jusqu'à présent de faire comprendre même à ceux qui s'offenseraient d'être classés parmi les arriérés. L'argument tiré du succès finira apparemment par être concluant un jour aux yeux d'hommes qui font profession de marcher par la foi. Mais comment l'obtenir, le conquérir, ce succès ? Tout le monde hésite ou renvoie la besogne à son voisin ; chacun a peur, même ceux qui comprennent ce qu'il y aurait à faire. Et si quelques-uns se risquent par aventure, un cordon sanitaire s'établit tacitement autour des imprudents. On se montre beaucoup plus sensible à leurs défauts de tout genre qu'à l'obligation de faire mieux qu'eux. Bien loin de se prêter à un essai loyal, le zèle de ceux qui s'estiment croyants par excellence n'a pas de repos jusqu'à ce que l'activité des imprudents soit paralysée.

Et puis les conservateurs et les timides, les hommes pratiques ne redoutant rien tant que le malheur d'avoir raison tout seuls, n'y regardent pas de si près ! Après tout, le mouvement et la vie, les fruits pratiques et efficaces ne sont-ils pas avec les ouvriers usant de vieilles méthodes que, *in petto* et en théorie, nous vous accordons être surannées ? — Il est certain que si tous ceux qui ont encore quelque souffle de vie, de foi, s'obstinent à employer les antiques moyens suspects, en attendant mieux, ce mieux se fera éternellement attendre. Il n'y aura personne pour tenter des méthodes nouvelles dont on veut avoir contemplé le succès éclatant avant de prendre parti pour elles.

C'est l'aventure de la France partant bravement en guerre, en 1870, sans avoir essayé des fruits *incertains* du nouvel arme-

ment, pour ne pas compromettre les résultats *bien connus* qu'on se promettait de l'ancien. Et ce grossier opportunisme, qui suinte le scepticisme, est la devise des hommes qui s'estiment les fidèles, les croyants par excellence ! Ingénieux, plus que personne, à plaider les circonstances atténuantes en faveur de la théologie traditionnelle qui a fait son temps, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils achèvent de perdre la religion !

Telle est la tangente par laquelle on risque de glisser insensiblement dans l'état si précaire d'avant le Réveil. Car enfin les vieux procédés ne font plus guère de prosélytes; l'Eglise, avec ses rares fidèles, va s'isolant toujours plus ; la triste position de l'heure présente ne saurait se maintenir indéfiniment : il faut que les choses tournent mieux ou plus mal. Les modérantistes, qui arrêtent tout, sont avec leur prétendue sagesse les plus grands imprudents.

Qui osera? qui osera rompre le charme ? qui prouvera le mouvement en marchant ? Les générations se succèdent sans qu'aucune soit tentée de se risquer dans cette généreuse aventure. Les vieux disent : si j'étais jeune ! les jeunes qui sont vieux ne disent rien, ne font rien ; ils veulent voir venir. Ne les calomnions pas toutefois. Ils sauront au besoin exécuter lestement trois pas en arrière et tirer sur les leurs, pour se faire pardonner la témérité grande d'avoir paru risquer un pas en avant.

Et cependant quelle ambition plus noble, plus séduisante pour qui posséderait les talents, les vertus morales et intellectuelles, une culture générale correspondante ! N'enseigne-t-on pas dans nos facultés à distinguer entre la théologie scientifique et la théologie biblique, entre l'enseignement des apôtres et celui de Jésus-Christ? Ne se trouvera-t-il jamais quelques jeunes téméraires de talent, franchissant ce nombre considérable d'intermédiaires entre eux et le Maître, pour aller apprendre directement de lui ce qu'il faut dire à un monde qui périt ? Quelle nouveauté ce serait, après dix-neuf siècles, de voir exhumer cet Evangile primitif, épuré de tout élément juif, grec, pour venir se mesurer avec les hommes de notre génération. L'essai vaudrait la peine d'être tenté ; après tout nos contemporains n'ont,

pas plus que les hommes d'aucune autre époque, de parti pris pour l'irréligion. Pourquoi l'Evangile simple, naïf, qui a fait jadis tant de conquêtes, n'en ferait-il pas de nouvelles aujourd'hui? Pourquoi, après avoir provoqué la formation de tant de doctrines, aujourd'hui sans efficace, n'en solliciterait-il pas de nouvelles répondant aux préoccupations, aux besoins pressants de notre époque? Un scribe bien instruit n'est-il pas appelé à tirer incessamment des choses anciennes et des choses nouvelles du précieux trésor du père de famille? La prédication de l'avenir, dont tout le monde parle et dont personne ne fait l'essai, serait alors trouvée. Pourquoi ne se rencontre-t-il pas enfin des jeunes gens de talent pour prêcher, non pas la théologie, mais du point de vue de leur théologie sans la renier? Est-il rien de plus dérisoire que ces prétendues exigences de la pratique — quelle pratique qui, loin de faire des conquêtes, ne maintient pas même les vieux cadres intacts! — devant laquelle on s'incline? Se renier soi-même, quand on se sent quelque chose au cœur et à la tête, pour répéter comme tant d'autres l'antique dogmatique des latins, des grecs, des scolastiques, transformée en liturgie, j'ai presque dit en litanie! Les rôles seront-ils intervertis à tout jamais? L'audace et la témérité demeureront-elles le partage des vieux, la sagesse et la prudence paralyseront-elles toujours la jeunesse?

Le vieux Henri Ward Beecher prononçait dernièrement une parole remarquable devant une multitude recrutée dans toutes les églises, accourue pour célébrer le soixante-dixième anniversaire de sa naissance: « Je le déclare à tout jeune homme, si douce que soit la louange, la conscience de mériter la louange sans l'avoir obtenue est plus douce encore. » Puisse cette parole d'un homme qui a connu tous les succès et les enivrements de la popularité, aller réchauffer des germes latents chez tous ceux qui, se sentant encore le courage indispensable pour être jeunes et indépendants, ne se résignent qu'à contre cœur à subir les arrêts d'une opinion publique dont ils connaissent fort bien le peu de valeur.

Quel dommage que la réformation ait été impitoyable pour les moines de toute robe! L'occasion serait des plus belles pour

fonder un ordre religieux qui ne ressemblerait à aucun de ceux du passé. On prononcerait d'abord le vœu positif de toujours servir la vérité sans jamais s'en servir, celui du mépris constant du *qu'en dira-t-on*, enfin celui de désobéissance, au besoin. La confrérie nouvelle s'appellerait la société des *francs-parleurs*. Pour montrer clairement qu'elle entend faire du nouveau, rompre avec l'esprit du temps, déclarer la guerre aux puissances du jour, ces deux frères jumeaux, le déterminisme philosophique et le quiétisme religieux, elle ne craindrait pas de prendre pour devise un mot qui ne sent ni la paresse ni la vie contemplative : *Aide-toi, le ciel t'aidera !* L'institution serait-elle viable ? Les vœux à la vérité ne pourraient avoir rien de perpétuel. Toutefois ceux qui auraient essayé du régime y prendraient goût, ils n'en voudraient plus d'autre. Ce n'est pas tout cependant. Ces chevaliers de la libre pensée chrétienne et de la libre pratique trouveraient-ils autant de concours matériel que les capitaines et les maréchales de l'*Armée du salut*, de la part des beaux messieurs, des belles dames qui, tout en appartenant au monde protestant, ne sont pas insensibles à la sage précaution de faire tant soit peu de religion par procuration ?

Mais il est grand temps de finir ; faisons-le en rentrant dans la réalité. Elle n'est pas gaie. Tandis qu'aux premiers jours de l'Eglise tout autour d'elle en subissait l'ascendant moral, les rôles sont à l'heure présente étrangement intervertis. La communauté religieuse ne réussit pas à retrouver dans ses veines cette sève morale dont la société civile aurait un si pressant besoin. En revanche, les plus ardents parmi les chrétiens du jour ne craignent pas de prendre en main cette arme dangereuse de la théurgie et du merveilleux à laquelle les dévots et les philosophes du paganisme mourant eurent en vain recours pour retenir le vieux monde païen sur le penchant de sa ruine. Rome a depuis longtemps ses officines de Lourdes et de la Salette ; pourquoi le protestantisme, ému à jalousie, ne ferait-il pas à tout le moins aussi bien ? Il serait alors démontré *urbi* et *orbi* que la méthode apologétique par les miracles va être revêtue de la sanction divine, en dépit de la répugnance que Jésus-Christ

avait à y recourir et de ses déclarations positives la proclamant inefficace : « *ils ont Moïse et les prophètes : qu'ils les écoutent...* s'ils n'écoutent point Moïse et les prophètes, ils ne seront pas non plus persuadés, *quand quelqu'un des morts ressusciterait.* » Ces merveilleux divertissements d'un piétisme éminemment opportuniste ne sauraient séduire un siècle positif réclamant du plus substantiel. La morale est seule de force à pouvoir sauver ce qui peut être sauvé du dogme. Le merveilleux, lui, est au service de toutes les causes et n'a rien de moral.

Il ne se peut qu'il n'y ait des cœurs généreux souffrant des impuissances de notre protestantisme, des hommes bien doués brûlant du désir de se consacrer à une belle œuvre, des dévouements en disponibilité. S'ils ont besoin de courage, de saintes résolutions, de lumière et de force, qu'ils lisent, qu'ils méditent les œuvres beaucoup trop négligées de l'ancien professeur de Lausanne. Ils ont quelque chance d'y retrouver le secret de cette prédication, seule efficace, s'adressant à la conscience, parce que, jaillissant d'un cœur auquel rien d'humain n'est étranger, elle fait litière des conventions de la rhétorique pieuse, qui ne trompent personne, des fictions morales percées à jour, des préjugés et des banalités dogmatiques qui ne mordent plus sur l'auditeur. Après tout, malgré une trop grande modestie, en dépit des imperfections signalées et de lacunes regrettables, la pensée de l'écrivain vaudois domine notre monde religieux, hélas ! trop restreint pour que l'on compte avec lui, trop divisé pour agir de concert, trop impuissant peut-être pour prévenir la décadence. Cette pensée maîtresse de Vinet, c'est la mystique rationnelle. Etrangère à tout mysticisme et encore plus à la mysticité, — envahissement du domaine religieux par l'imagination et le sentiment, — la mystique rationnelle place la nature religieuse de l'homme en contact direct et immédiat avec les faits chrétiens qu'il s'agit de s'approprier par toutes les facultés. Dans cette direction seulement se trouvera une rénovation radicale que tout réclame. Quiconque, au milieu du désarroi actuel, entend ne pas abdiquer doit suivre les sentiers de celui qui nous a ouvert ce riche filon, sans prétendre l'épuiser. Puissent-ils trouver dans

la société intime de Vinet une étincelle de ce feu sacré qui fait les hommes, qui enflamme les apôtres des grandes causes.

« Quoi qu'il arrive de ceux qui ont tant de peine à le comprendre, le nom de l'homme dont nous venons de retracer l'histoire ne périra pas. Il ne saurait demeurer à tout jamais sans écho, le témoignage qu'il a rendu à la réforme religieuse, théologique, ecclésiastique de son siècle. Qui sait ? la délivrance pourra nous venir du point de l'horizon d'où il l'aurait lui-même le moins attendue. Après avoir réalisé, sinon en théorie, du moins en fait, les idées ecclésiastiques de notre auteur, les pays de langue anglaise sont entrés à peu près dans la phase théologique où il nous a laissés quand il nous a été enlevé. Ce ne serait pas la première fois que des semences précieuses seraient allées porter de riches moissons sous des climats fort différents de ceux qui les ont vues naître. On prétend que le Vaudois ne donne tout ce qu'on peut attendre de lui qu'à la condition d'être transplanté. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'il en fût de même pour des idées nées dans un terroir au sous-sol froid et tendre. Quoi qu'il en soit, une chose demeure : « Notre force, comme notre devoir, c'est d'espérer. Dieu veut que nous croyions tout possible, et même, dans notre monde vieilli, la gloire et la force des anciens jours. » (*Le Vinet de la légende*, pag. 78.)

***